

2 411.3221.9

Université de Montréal

L'écrit et les Inuit du Québec

par
Aurélie Hot

Département d'Anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M. Sc.
en Anthropologie

Juin, 2004

© Aurélie Hot, 2004



GN

4

U54

2004

V. 022



Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
L'écrit et les Inuit du Québec

présenté par :

Aurélie Hot

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

John Leavitt
président-rapporteur

Kevin Tuite
directeur de recherche

Louis-Jacques Dorais
membre du jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire aborde la question de l'écriture inuit en tant que pratique sociale. Il utilise le concept d'idéologies linguistiques pour interpréter la pratique de l'écrit en langue inuit, d'un point de vue historique et contemporain. Un système d'écriture particulier est considéré, le syllabique, et la recherche est centrée sur un ensemble géographique historique, le Québec (Nunavik et Sud du Québec). La création et les évolutions de l'écriture syllabique sont présentées et mises en parallèle avec l'histoire de la colonisation et de la co-existence avec les euro-canadiens. Les débats autour de la standardisation des écritures inuit, et la position des Inuit du Nunavik sont explicités. Des entretiens effectués à Montréal sont interprétés comme présentant une idéologie linguistique pragmatique qui, tout en gardant un focus sur les pratiques orales, continue de reconnaître l'importance de l'écrit en langue vernaculaire, notamment à des fins d'affirmations et de revendications identitaires.

Mots-clés : Idéologies linguistiques, écriture syllabique, écrit en langue autochtone, Inuit du Québec.

ABSTRACT

This thesis addresses the question of Inuit literacy as a social practice. The concept of linguistic ideologies is used to interpret the practice of historical and contemporary literacy in the Inuit language. The research is centred on the syllabic writing system and the historical territory of Quebec (Nunavik and South of Quebec). Both the creation and the evolution of the syllabics are dealt with and linked to the history of the colonisation and the coexistence with Euro-Canadians. The debates around the standardisation of Inuit writing systems are also discussed as well as the position of the Inuit of Quebec on that matter. Interviews conducted in the city of Montreal show that the focus is still on oral practices even if the importance of literacy in the vernacular language, for identity and political purposes, is acknowledged. This situation is presented as a pragmatic linguistic ideology.

Keywords: Linguistic ideologies, syllabic writing system, aboriginal literacy, Inuit of Quebec.

Table des Matières

TABLE DES ILLUSTRATIONS	6
INTRODUCTION	9
I. REVUE DE LITTÉRATURE	12
INTRODUCTION	12
1. L'INTRODUCTION DE L'ÉCRITURE	13
1.1 DÉVELOPPEMENTS THÉORIQUES	13
1.2. ETUDES ETHNOGRAPHIQUES	14
1.3 IDÉOLOGIES LINGUISTIQUES ET COLONISATION	16
2. LA LANGUE VERNACULAIRE AU SEIN DU MULTILINGUISME INUIT.....	18
2.1 USAGE DES LANGUES DANS LES COMMUNAUTÉS	18
2.2. DIGLOSSIE ET MARCHÉ LINGUISTIQUE.....	19
2.3 LANGUE VERNACULAIRE ET IDENTITÉ INUIT	21
3. LES PRATIQUES DU SYLLABIQUE	22
3.1 AUTHENTICITÉ ET MODERNITÉ	22
3.2 EMPLOIS RÉMUNÉRÉS VS ACTIVITÉS TRADITIONNELLES : LA QUESTION DES PRATIQUES GÉNÉRATIONNELLES	23
3.1 ECHANGES INTRA- ET EXTRA-COMMUNAUTAIRES	24
CONCLUSION.....	25
II. LES INUIT DU QUÉBEC.....	27
INTRODUCTION	27
1. UNE POPULATION DISTINCTE, LIÉE À UNE FAMILLE ÉTENDUE	28
1.1 LES INUIT DU QUÉBEC PARMIS LES GROUPES DE L'ARCTIQUE.....	28
1.2 LA FAMILLE LINGUISTIQUE ESKALÉOUTE ET LES LANGUES INUIT	29
1.3 LE TERRITOIRE DES INUIT DU QUÉBEC À LA PÉRIODE DU CONTACT	32
2. L'HISTOIRE DE LA COLONISATION	34
2.1 COMMERÇANTS ET MISSIONNAIRES	34
2.2 PRÉSENCE ACCRUE DU GOUVERNEMENT CANADIEN	36
2.3 LA COMPÉTITION ENTRE LE CANADA ET LE QUÉBEC ET L'ENTENTE DE LA BAIE JAMES ET DU NORD QUÉBÉCOIS.....	37
3. LES NOUVELLES FRONTIÈRES DU TERRITOIRE INUIT	39
3.1 UN GOUVERNEMENT AUTONOME DU NUNAVIK.....	39
3.2 LA CONFÉRENCE INUIT CIRCUMPOLAIRE.....	41
3.3 LA PRÉSENCE DES INUIT DANS LES VILLES DU SUD : LES INUIT À MONTRÉAL.....	42
CONCLUSION.....	43

II. LE SYLLABAIRE DES INUIT DU QUÉBEC 45

INTRODUCTION	45
1. CRÉATION ET PROPAGATION DU SYLLABIQUE	48
1.1 UN SYLLABAIRE ADAPTÉ À PLUSIEURS LANGUES AUTOCHTONES	48
1.2 LA CIRCULATION DE L'ÉCRITURE, BIBLES ET PRÉDICATEURS AUTOCHTONES	50
1.3 ADOPTION DE LA NOUVELLE RELIGION ET DE L'ÉCRITURE	52
2. ÉCRITURES INUIT ET IDÉOLOGIES LINGUISTIQUES	54
2.1 LES PRATIQUES ORALES ET L'ÉCRITURE	54
2.2 L'ÉCRITURE, UN SAVOIR TRADITIONNEL	57
2.3 ÉCRITURE ET ASSIMILATION : UN DISCOURS PLUS QUE CENTENAIRE	58
3. UN SYLLABAIRE POUR LE NUNAVIK : DÉBATS ET ÉVOLUTIONS TECHNOLOGIQUES AUTOUR DE LA STANDARDISATION	62
3.1 UNE ORTHOGRAPHE DOUBLE POUR TOUS LES INUIT CANADIENS ?	62
3.2 UN SYLLABAIRE POUR LE NUNAVIK : AI PAI OR NOT AI PAI ?	63
3.3 LES POLICES DE CARACTÈRES : DE NOUVEAUX STANDARDS RÉGIONAUX ?	65
CONCLUSION	67

IV. PRATIQUES INDIVIDUELLES ET CONTEMPORAINES À MONTRÉAL.. 69

INTRODUCTION	69
1. MÉTHODOLOGIE	70
1.1 LIEUX ET MODES DE RENCONTRE DES PARTICIPANT(E)S	70
1.2 CHOIX DES PARTICIPANT(E)S	71
1.3 PRÉPARATION ET DÉROULEMENT DES ENTRETIENS	73
2. PROFILS DES PRATIQUES DES PARTICIPANT(E)S	74
2.1 PRÉSENTATION SYNTHÉTIQUE	74
2.2 A PROPOS DES RÉSULTATS OBTENUS	78
2.3 DISCUSSION.....	78
3. ÉCRIRE L'INUKTITUT	80
3.1 PRATIQUES ORALES CONTEMPORAINES ET IMPÉRATIFS IDENTITAIRES : UNE IDÉOLOGIE LINGUISTIQUE PRAGMATIQUE.....	80
3.2 AÎNÉS ET PROFESSIONNELS DE L'ÉCRIT : LES RÉFÉRENTS IDENTITAIRES	83
3.3 LES VERTUS DU SYLLABIQUE ET L'INCONCEVABILITÉ D'UN SYSTÈME D'ÉCRITURE COMMUN	87
CONCLUSION	89

CONCLUSION 90

BIBLIOGRAPHIE..... 92

Table des Illustrations

<i>Illustration 1 : TABLEAU SYNTHETIQUE DE TROIS SYLLABAIRES INUIT.....</i>	<i>47</i>
<i>Illustration 2 : MAITRISE DES LANGUES ET DOMAINES/RESEAUX D'UTILISATION.....</i>	<i>76</i>
<i>Illustration 3 : FREQUENCE ET DOMAINES D'UTILISATION DE L'ECRIT.....</i>	<i>77</i>

REMERCIEMENTS

I would like to thank the eight women and three men that talked to me about them and Inuit writing, they have made this research possible.

Je remercie aussi chaleureusement :

Prof. Kevin Tuite, mon directeur de recherche,

Prof. Louis-Jacques Dorais,

Prof. John Leavitt,

Mme Rita Novalinga, et les employées de la Commission Scolaire Kativik,

Mme Sylvie Côté, et les employé-e-s de l'Institut Culturel Avataq,

Cecilia Pares et Michiyo Yamada,

mercés a ma familia d'Anhac e Tolosa,

y gracias a Manuel por todo, y porque no huele a armadillo.

umiarjuak alakkalirquq Qumaq takurqaatuq umiarjuaraaluk Sanaaq ilangillu a autualuguk takualugit qatanguuk taima qallunaanut Qalingu ailirquq ullasuni uqarsunilu umiarjujissaratta ai qallunaat niuraigasusimmata Qalingu umiarjualiaqatausivuuq qallunaallu inuillu niurailirquq takananiiirsutik Qalingu issigarjuamik takulirquq inussiapaaluulirmat tujurminanngitupaaluussuni lajaulirquq ai kinauviit Qalinguuvunga ammalu ajuqirtuijimik takummijuuq tamarmik inussiapaaluulirquuk aippanganut qaiqujaulirquq ajuqirtuijimut illunganuuqatikumajaussuni ailirquq allanik aittutaulirquq qanuiliugaanilunniit sunaujurissingittuq nassalirtuugaluaq ilaa allait missaanut qanuilijaunngituq ajuqirtutaunngituq upinnarani nalulirquq sunaummangaata issigarjuap missaanut qanuilijuugaluaq ajuqirtuiji imaak maligassaungituaaluit taikkua tammatissijialuummata nunassinuulangajut

Voilà qu'un grand bateau apparaît au loin. Qumaq l'aperçoit la première et dit :

- Il y a un grand bateau !

Sanaaq interpelle sa cousine en disant :

- Oui ! qatannguuk ! Regarde ça ! Regarde bien !

Qalingu court prévenir les Blancs du comptoir en disant :

- Un grand bateau arrive ai !

Les Blancs vont décharger le grand bateau, Qalingu les accompagne sur celui-ci. Blancs et Inuit font le déchargement. Pendant qu'ils sont à bord, Qalingu remarque la présence d'un iksigarjuaq (missionnaire catholique). Il semble qu'il s'agisse d'un homme très gentil. Il a l'air de trouver Qalingu sympathique et lui dit :

- Ai ! comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Qalingu !

Il remarque ensuite un ajuqirtuiji (ministre anglican) qui a l'air, lui aussi, très gentil et qui l'invite à le suivre dans sa cabine. Il y va donc et là le ministre lui offre un livre, sans lui dire de quoi il s'agit...Il l'emporte en pensant que ce n'est pas important. C'est-à-dire qu'on ne lui dit rien au sujet du livre, on ne lui enseigne rien, alors il ignore évidemment ce que c'est. L'ajuqirtuiji lui dit néanmoins ce qu'il pense de l'iksigarjuaq.

- Il ne faut pas du tout écouter les gens comme lui, car ce sont de grands menteurs ! Ils vont venir s'installer dans votre camp !

“ Sanaaq”, Mitiarjuk Nappaaluk

Translittération (1969, Paris: Ecole Pratique des Hautes Etudes) et traduction de l'inuktitut (2002, Outremont: Les Editions internationales Stanké) par Bernard Saladin d'Anglure.

Introduction

Un aîné du Nunavik, Taamusi Qumaq, déclare : « la langue et la culture traditionnelle des Inuit ne disparaîtra pas de sitôt ». Dans un texte sur l'avenir de l'inuktitut¹, il met en parallèle le mode de vie traditionnel et le mode de vie contemporain. Il parle également des contacts entre Inuit et Blancs pour conclure sur l'idée d'un gouvernement autonome. L'évolution d'un mode de vie et les nouveaux défis politiques que relèvent les Inuit sont des éléments importants en ce qui concerne la pratique de la langue vernaculaire. A l'arrière-plan de ces préoccupations, la rencontre et la co-existence avec les euro-canadiens se dessinent. Cette rencontre a entraîné l'adoption d'une nouvelle pratique linguistique, l'écrit, et « De nos jours c'est grâce à ce qui est raconté dans les textes écrits qu'on peut connaître les coutumes des Inuit d'autrefois² ».

Le travail suivant va s'interroger, d'un point de vue anthropologique, sur le sens et la portée de l'adoption de l'écriture par des groupes spécifiques, les groupes inuit du Québec. L'objet de ce travail est de mieux comprendre et rendre-compte des pratiques de l'écrit par une société à traditions orales. Plus largement, il s'agit d'éclairer, par une étude de cas, à quoi renvoie historiquement, et ce que peut impliquer aujourd'hui, l'écrit pour une société autochtone.

Faute de meilleur terme le toponyme Québec est employé car, dans ce travail, deux lieux plus particulièrement sont mis en vis-à-vis : la région du Nunavik (Nord du Québec) et la ville de Montréal. Considérer la région du Nunavik permet d'aborder un nombre limité de communautés inuit dans un ensemble territorial qui fait sens historiquement et politiquement. Montréal n'est évidemment pas situé dans la zone arctique, mais la population inuit (et autochtone) y croît. Dans cette ville, l'écriture inuit est moins présente que dans les villes du Nord mais la question de l'utilisation de l'écrit est peut-être plus pressante. La ville de Montréal représente, à certains égards, une arrière-base de

¹ Maurais, 1992 : 343-361.

la réorganisation politique des Inuit. Plusieurs organismes, à but éducatif, culturel ou économique possèdent ainsi un siège dans cette ville. Également, la ville constitue la destination de nombreux migrants inuit. Un quotidien difficile dans le Nord est fréquemment à l'origine de leur départ.

Il n'est pas question de proposer une analyse homogène des pratiques de l'écrit, mais plutôt de confronter des points de vue pour développer des pistes de réflexions intéressantes. Le Québec constitue une limite géographique mais le fil conducteur de ce travail est l'investigation d'un système d'écriture inuit particulier : le syllabique.

Mais avant d'écouter les témoignages des femmes et des hommes qui ont bien voulu discuter de leurs pratiques linguistiques, il faut contextualiser d'un point de vue théorique et historique cet événement qu'est l'appropriation de l'écriture.

La revue de littérature explicite le changement de perspective dans les travaux académiques, au sujet de l'introduction de l'écriture (ou l'alphabétisation de société à traditions orales), du don d'une technologie à la rencontre d'idéologies linguistiques différentes. Elle présente également les différents travaux sur l'utilisation des langues par les Inuit et sur la pratique de cette écriture particulière, le syllabique.

Le deuxième chapitre entreprend une autre contextualisation, cette fois-ci plus historique et politique. Il s'agit de définir les Inuit du Québec au sein d'une aire culturelle arctique, par rapport à l'histoire de la colonisation euro-canadienne et enfin en fonction d'un nouveau territoire, le Nunavik.

Les deux derniers chapitres entrent dans le débat de l'écriture des Inuit. À partir d'échanges entre missionnaires et nouveaux convertis inuit sont nées des pratiques de l'écrit fortement liées aux pratiques orales. Le syllabaire créé par les missionnaires a été modifié à plusieurs reprises. Ces modifications, ou velléité de modifications, ont mis à jour les intérêts coloniaux qui peuvent graviter autour

² Ibidem, 352.

d'un système d'écriture. L'échec dans l'application des décisions émanant d'instances euro-canadiennes a également montré à quel point cette pratique était pleinement appropriée par les Inuit. Le semi-échec de la standardisation entreprise par des groupes inuit eux-mêmes a lui mis en relief l'importance du niveau local de décision, en ce qui concerne la langue, malgré une organisation globale des intérêts inuit. Considérer l'écriture spécifiquement des Inuit du Québec prend ainsi tout son sens.

Enfin, le dernier chapitre cherche à expliciter l'idéologie linguistique qui ressort d'entretiens effectués avec des Inuit de Montréal. Un profil des pratiques est proposé. La discussion reprend trois thèmes importants développés dans le chapitre précédent. La définition d'une idéologie linguistique « pragmatique » constitue le point clé de cette discussion. Elle permet d'interpréter l'association de la pratique de l'écrit à certains groupes sociaux et les perceptions contemporaines des différentes écritures, syllabique, écriture romaine ou projet d'écriture commune pan-inuit.

I. Revue de littérature

Introduction

L'écriture inuit est une écriture récente. L'introduction de l'écriture dans les sociétés inuit et son utilisation, que ce soit le syllabique ou l'alphabet romain remonte à un peu plus d'un siècle. Le syllabique en lui-même est une écriture récente puisqu'il a été élaboré par des missionnaires à la fin du dix-neuvième siècle.

C'est un fait particulièrement notable, et il constitue le point de départ de ce chapitre. Le débat théorique sur l'introduction de l'écriture dans des sociétés à traditions orales a été d'abord placé dans un cadre évolutionniste. Il a été par la suite réorganisé autour d'une notion centrale, celle de la pratique sociale de l'écriture et de la lecture. L'approche ethnographique a permis de mettre au premier plan la question des idéologies linguistiques. Le processus de colonisation pèse de façon importante dans l'articulation de ces idéologies, à la fois pour les colonisateurs que pour les colonisés.

La littérature sociolinguistique sur les communautés du Nunavik établit également ce lien important entre pratique linguistique et colonisation. Elle utilise les concepts de diglossie et de marché linguistique pour intégrer dans son analyse les questions d'exercice et de négociations de pouvoir. Un objet de ces négociations est la présence de la langue vernaculaire dans le domaine politique. Mais l'inuktitut est également vu comme faisant partie de l'identité traditionnelle inuit, et est mis en avant en tant que symbole de cette identité dans des revendications contemporaines.

Les pôles tradition et modernité apparaissent également dans le peu de littérature disponible sur l'écriture syllabique. Cette littérature présente la pratique au Nunavut et au Nunavik. Il est tout d'abord question de la modernité d'un système d'écriture : de la différence perçue entre alphabet romain et écriture

syllabique. La pratique du syllabique elle-même peut être une pratique traditionnelle ou moderne en fonction des générations : ni le système d'écriture en tant que tel ni les domaines d'utilisation ne sont les mêmes. Enfin, pour les échanges au sein de la communauté, domaine où l'écriture syllabique dominait traditionnellement, les nouveaux moyens de communication ont rendu l'oralité le mode de communication privilégié.

1. L'introduction de l'écriture

1.1 Développements théoriques

L'introduction de l'écriture dans des sociétés à traditions orales a plus particulièrement été théorisée par Goody (1968, 1977, 1986 ; Goody et Watt 1968). Celui-ci pense l'introduction de l'écrit comme un enchaînement de conséquences dans les structures cognitives, le développement économique et l'organisation sociale des sociétés. Tradition orale et tradition écrite sont clairement séparées dans son analyse notamment selon les pôles intime, public. La tradition écrite, qui permettrait seule exactitude et accumulation des savoirs entraînerait ainsi le développement du scepticisme de l'individu et la transformation du mythe en histoire.

Ces développements participent plus largement à la notion de frontière cognitive entre oralité et écriture, et à l'opposition de ces termes dans l'oeuvre d'autres auteurs tels McLuhan (1962) et Ong (1982). Sociétés avec écriture et sociétés sans écriture sont placées dans un modèle de développement unilinéaire qui procède par changements révolutionnaires. L'écriture phonétique (comme l'impression ou les nouvelles technologies) serait la cause de ces transformations économiques et sociales brutales.

D'autres auteurs souligneront les faiblesses et le biais ethnocentrique d'un tel concept. Finnegan (1988) démontre la nécessité d'évacuer une vision dichotomique oralité/écriture et insiste dans ses études sur l'importance du contexte culturel. Scribner et Cole (1981) rejettent, dans leur étude chez les Vai, le cadre théorique de frontière cognitive, et plus particulièrement son volet

psychologique. L'impact des différentes écritures utilisées par les Vai dans le développement d'aptitudes cognitives est limité, et fortement lié à des facteurs sociaux spécifiques et des pratiques particulières.

De façon plus générale, Street (1984, 1993) qualifie le modèle exposé par Goody de *modèle autonome* dans la mesure où l'écrit est considéré comme une technologie neutre. Il y oppose le *modèle idéologique* selon lequel l'écriture et la lecture doivent être envisagées comme des *pratiques sociales*, encadrées par un contexte idéologique. Barton (1991) développe cette analyse dans le contexte de la communauté. Il appelle les activités où l'écriture et la lecture ont un rôle des *événements* culturellement organisés selon des domaines d'utilisation (travail, école, au sein de la famille). Il remarque également qu'il existe des valeurs morales et sociales attachées à l'écriture, et que la pratique de l'écrit est soumise au changement, au cours de la vie d'un individu, ou bien entre générations.

L'écriture définie comme une pratique sociale, l'approche ethnographique a été privilégiée dans son étude. D'autres critiques quant aux modèles théoriques de la pratique de l'écriture ont alors été avancées. Besnier (1995), dans son étude sur l'utilisation de l'écriture chez les Nukulaelae, explique notamment que le modèle de Street, par sa mise en relief des diversités de pratiques, peut rendre difficile un effort de généralisation. Il fait usage alors du terme *incipient literacy* pour désigner les pratiques dans une société où l'introduction de l'écriture est récente. Ce terme répond à et remplace celui de *restricted literacy* utilisé par Goody dans des sociétés où l'introduction de l'écriture n'aurait pas atteint le potentiel prévu. Cependant, *incipient literacy*, remarque l'auteur, est une étiquette descriptive pratique, il ne s'agit ni d'une catégorie homogène, ni d'une étape sur une échelle d'évolution (1995 : 172-173).

1.2. Etudes ethnographiques

Plusieurs études ethnographiques permettent de comparer la réception et les pratiques de l'écriture par plusieurs communautés : en Océanie (Gewertz et Errington, 1991 ; Kulick et Stroud, 1993 ; Schieffelin, 2000 ; Ferguson, 1987 ; Besnier, 1995), Amérique du Sud (Guss, 1986), et Amérique du Nord (Reder et Wiklund, 1993).

Il est tout d'abord clair que les buts et valeurs que les missionnaires (souvent à la source de l'introduction de l'écriture) associaient à leurs pratiques ne sont pas adoptés passivement. Guss (1986) explique pourquoi les Yekuana d'Amazonie ont refusé l'utilisation de l'écriture, car seul l'oral permet de communiquer avec le monde surnaturel. Au contraire, Kulick et Stroud (1993) montrent comment les habitants de Gapun en Nouvelle-Guinée maintiennent un lien actif entre l'écriture et le christianisme, espérant que cette pratique va leur donner accès au Cargo. De la même façon, Schieffelin (2000 : 321-322) remarque que les Kaluli s'intéressaient à l'écriture et la lecture dans l'espoir de maîtriser un savoir-faire pratique permettant l'acquisition de biens.

Les pratiques, de même, reflètent l'intégration de l'écriture dans des dynamiques sociales et des répertoires de communication particuliers. Besnier (1995) et Ferguson (1987) remarquent que l'activité chrétienne n'est qu'une facette de la pratique de l'écriture qui inclut aussi la rédaction de lettres. Besnier explique comment ces lettres sont intégrées dans des réseaux de transaction économique et dans les échanges de commérages chez les insulaires Nukulaelae. La forme de ces lettres offre beaucoup de similitude avec des échanges oraux et chaque lettre se doit d'être accompagnée d'un message oral, sous peine d'être difficile à déchiffrer.

Schieffelin (2000) remarque pour sa part comment la conception Kaluli de la connaissance par la parole fait de la lecture une activité orale. Les livres parlent, sont écoutés et enseignent par la voix du lecteur. Kulick et Stroud (1993) explicitent eux la ressemblance entre les notes échangées par les habitants de Gapun et les discours qu'ils prononcent afin de demander une aide à d'autres villageois. Dans une société où les conflits sociaux doivent à tout prix être évités, l'avantage d'une note est d'éloigner le potentiel d'un conflit direct en cas de refus.

S'il est nécessaire de ne pas penser l'oralité et l'écriture comme des modes exclusifs l'un de l'autre, le passage du discours au texte dans les sociétés à traditions orales, pas plus que pour les sociétés à tradition écrite, n'est une activité

naïve de copie. Haviland (1996) illustre le travail d'*entextualisation*³ fait par un groupe de Tzotzil avec très peu d'expérience dans la pratique de l'écriture. Il décrit toutes les étapes du processus de décontextualisation du discours et recontextualisation autour du texte.

Ces exemples rendent évident la nécessité de penser l'introduction de l'écriture dans un ensemble de pratiques linguistiques orales particulières, et dans des contextes idéologiques spécifiques.

1.3 Idéologies linguistiques et colonisation

Ces études ethnographiques ont ainsi montré que l'introduction de l'écriture mettait en contact des *idéologies linguistiques*⁴ différentes⁵. Woolard et Schieffelin (1994 : 57) citent les définitions de ce concept présentes dans la littérature :

Linguistic/language ideologies have been defined as "sets of beliefs about language articulated by users as a rationalization or justification of perceived language structure and use" (Silverstein, 1979 : 193) ; with a greater social emphasis as "self-evident ideas and objectives a group holds concerning roles of language in the social experiences of members as they contribute to the expression of the group" (Heath, 1977 : 53) and "the cultural system of ideas about social and linguistic relationships, together with their loading of moral and political interests" (Irvine, 1989 : 255) and most broadly as "shared bodies of commonsense notions about the nature of language in the world" (Rumsey, 1990 : 346).

L'importance de ce concept en ce qui concerne cette étude peut être résumée par cette citation : « Inequality among groups of speakers, and colonial encounters *par excellence*, throw language ideology into high relief »⁶. L'idéologie occidentale des missionnaires associait la pratique de l'écriture à un schème de développement religieux, économique et social, et mettait l'accent sur la lecture de textes religieux⁷. Evidemment, cette idéologie participait d'un processus plus large de colonisation. Ce point peut être explicité en ce qui concerne les premiers livres d'alphabétisation produits par les missionnaires.

³ Pour une discussion théorique sur le processus d'entextualisation comme processus culturel, voir Silverstein et Urban, 1996.

⁴ Pour l'histoire de ce concept et son utilisation en linguistique, voir Woolard, 1998.

⁵ Ce point est souligné par Schieffelin (2000 : 320-321) en ce qui concerne l'introduction de l'écriture chez les Kaluli.

⁶ Woolard et Schieffelin, 1994 : 56.

⁷ Wogan (1994) réévalue les descriptions des jésuites de l'accueil de l'écriture par les autochtones d'Amérique du Nord. Selon lui, la crainte révérentielle que sont sensés avoir éprouvé les autochtones envers l'écriture n'est en fait que le reflet de son importance idéologique dans la culture occidentale.

Duranti et Ochs (1986) remarquent comment l'abécédaire utilisé dans un village rural de Samoa fait référence à des objets et des valeurs non traditionnelles. Schieffelin (2000) explicite comment les Kaluli sont culturellement stéréotypés dans ces livres d'alphabétisation pour être associés à un groupe stigmatisé. L'identité des Kaluli est redéfinie afin de pouvoir être articulée au discours missionnaire de transformation religieuse et de conversion (p. 307). Mignolo (1992) apporte un point de vue d'historien en expliquant pourquoi l'écriture, l'alphabet romain et le livre sont des éléments de colonisation des langues amérindiennes pendant la conquête espagnole.

Dans la colonisation de la Mésoamérique, plusieurs systèmes d'écritures, espagnol et autochtone, étaient impliqués. Même dans ces situations où il n'existe pas de système d'écriture préalable au contact, plusieurs systèmes peuvent être en jeu, en participant au processus de colonisation. Reder et Wikelund (1993) décrivent l'introduction de l'alphabet cyrillique par les missionnaires russes orthodoxes, puis de l'alphabet romain par les baptistes américains, dans un village inuit d'Alaska. Ils montrent comment ces épisodes de conversion et de colonisation influencent les pratiques. Celles-ci ont été organisées selon une idéologie contrastant les relations à l'intérieur du village et les relations avec l'extérieur.

L'influence du processus de colonisation dans l'articulation d'idéologies linguistiques peut se prolonger même après l'indépendance. Il s'agit plus particulièrement ici des choix orthographiques (de standardisation) adoptés par une communauté. Schieffelin et Doucet (1998) présentent les débats entourant la standardisation de l'écriture créole haïtienne. Elles montrent comment les différentes alternatives sont opposées selon des tensions historiques héritées de la colonisation, entre groupes inégaux, socialement et politiquement (p. 300). Les choix orthographiques, présentés comme plus logiques ou clairs par leurs partisans impliquent en fait des vues différentes sur le concept d'identité haïtienne.

Pratiques de l'écriture, idéologies linguistiques et processus de colonisation sont trois termes récurrents dans cette première partie. Pour

commencer à utiliser ces termes dans le contexte qui nous intéresse, celui de la pratique inuit au Québec, il semble important de présenter la littérature qui a pour objet les pratiques linguistiques au Nunavik.

2. La langue vernaculaire au sein du multilinguisme inuit

2.1 Usage des langues dans les communautés

Les communautés du Nunavik⁸ sont clairement des communautés multilingues⁹.

Selon Dorais (1996 : p. 64) le Nunavik comptait 5490 habitants d'origine inuit en 1991 (6131 habitants toutes origines confondues), 99 % de ceux-ci ayant comme langue maternelle l'inuktitut. Cela indique une très bonne vitalité de la langue par rapport aux régions voisines (Labrador 52%, Territoires du Nord-Ouest 83 % et région de Baffin 92%). Au Québec, toujours en 1991, les Inuit de langue maternelle inuktitut parlent également à 48% l'anglais, 9% le français et 5% les deux langues officielles (38% d'entre eux sont monolingues).

En ce qui concerne l'utilisation des langues dans la communauté Taylor et Wright (1989) montrent dans la plus grande communauté du Nouveau-Québec que, même si les anglophones ne forment que 10% de la population, la lingua franca entre Inuit, francophones et anglophones reste l'anglais. Ceux-ci soulignent également une différence d'utilisation de l'anglais en fonction des générations. Toutes les générations (plus de 45 ans, entre 25 et 44 ans et entre 14 et 24 ans) disent bien maîtriser l'inuktitut, cependant la génération la plus âgée s'accorde une meilleure connaissance de cette langue. En ce qui concerne l'anglais, la génération la plus âgée dit le maîtriser très peu, la génération médiane quasiment aussi bien que l'inuktitut, ainsi que la génération la plus jeune. La connaissance du français est très marginale.

⁸ La population inuit du Québec se concentre sur les littoraux de la baie d'Ungava, du détroit d'Hudson et de la baie d'Hudson, dans un territoire situé au Nord du 55e parallèle, appelé Nunavik. Il représente à lui seul plus d'un tiers de la superficie du Québec. Il existe 14 villages inuit sur ces rives, très éloignés les uns des autres, pour une population totale de près de 9 000 habitants.

⁹ L'héritage thuléen ainsi que l'histoire du contact avec les euro-canadiens font des Inuit du Québec une population bilingue (inuktitut-anglais). Il utilisent, ainsi, deux systèmes différents d'écriture, l'écriture latine pour les langues officielles du Canada (anglais et français), et une écriture syllabique pour l'inuktitut.

Quant aux domaines d'utilisation, les auteurs remarquent que l'inuktitut est utilisé préférentiellement dans tous les domaines (chasse/pêche, maison, communauté, travail)¹⁰. Cependant, l'anglais est utilisé presque à égalité avec l'inuktitut au travail, un peu moins dans la communauté, un peu moins à la maison, et beaucoup moins dans les activités de chasse et de pêche. Les auteurs remarquent alors que l'anglais disposerait d'un prestige important dans la communauté puisqu'il est associé au domaine du travail.

2.2. Diglossie et marché linguistique

Selon Dorais (1989), cette situation peut être qualifiée comme une situation diglossique¹¹ subtile, dans la mesure où l'anglais occupe les fonctions prestigieuses, et l'inuktitut les fonctions plus basses. L'anglais, avec un pouvoir économique et politique plus important est la langue dominante, même si l'inuktitut dispose d'une valeur idéologique forte comme langue d'héritage des Inuit. Selon lui, cette situation peut être explicitée comme un conflit linguistique latent, conflits qui sont créés dans les situations de colonisation. D'apparence stable, cette utilisation de plusieurs langues, de façon complémentaire mais inégalitaire envers la langue patrimoniale, pourrait à terme signifier un remplacement de la langue autochtone. Certains auteurs font alors le lien avec d'autres peuples arctiques qui ne parlent plus leur langue (Inuit d'Alaska, par exemple).

Il est important ici de remarquer que l'étude de Dorais a été effectuée sur l'ensemble de l'arctique de l'est. Il inclut ainsi dans son analyse des régions,

¹⁰ Depuis les accords de la Baie James et du Nord Québécois de 1975, les Inuit possèdent une certaine autonomie administrative sur leurs villages. Ces accords ont augmenté les activités rémunérées et les transferts gouvernementaux, et fait décroître l'importance des activités d'auto-subsistance (pêche, chasse aux mammifères marins et caribous) et d'artisanat, dans l'économie des communautés.

¹¹ Ferguson (1959) définit le premier le concept de *diglossie*. On est en présence d'une situation diglossique quand une communauté de locuteurs utilise alternativement deux variétés d'une même langue. L'une d'entre elle est réservée aux situations formelles, c'est la variété haute, l'autre aux situations informelles, c'est la variété basse. Dorais dans cet article fait cependant plutôt référence au concept de *glottophagie* (Calvet, 1974) : une langue coloniale (européenne) et une langue autochtone occupent respectivement la position de variété haute et variété basse. En raison de dynamiques économiques et politiques, cette situation impliquerait à terme le remplacement de la langue autochtone par la langue coloniale, ou bien la créolisation de la langue autochtone.

comme le Labrador, où la vitalité linguistique de la langue autochtone est bien moindre qu'au Nunavik.

On peut également interroger cette vision tranchée des domaines prestigieux de l'utilisation des langues officielles par rapport aux domaines non-prestigieux de l'utilisation de l'inuktitut. L'analyse de Patrick (1998) permet de nuancer ce point.

Cette auteure utilise pour décrire cette situation multilingue les concepts de « marché linguistique » développé par Bourdieu et de « marché linguistique alternatif » proposé par Woolard. Selon Bourdieu (1982), il existe un marché linguistique dominant où les compétences linguistiques légitimes (définies par l'école et les institutions sociales) permettent l'acquisition d'un statut social supérieur¹². Woolard (1985) nuance cette affirmation au sujet de la situation linguistique en Catalogne. Elle propose l'existence de marchés alternatifs, reposant sur les institutions sociales mais aussi sur les interactions quotidiennes, et non seulement d'un marché dominant unifié. Dans la communauté de Kuujjuaraapik, Patrick remarque alors qu'il existe un marché dominant « contrôlé par le Sud » où les communautés anglophones, francophones et de langue inuktitut luttent pour le pouvoir politique et économique. Ceci car : « Inuktitut is now in competition with French and English in the dominant linguistic market, competing for control in the political, social, and economic spheres in the region¹³ ». Il existe également un marché alternatif associé à l'inuktitut qui implique entre autres l'exercice d'activités d'autosubsistance :

In addition to the language varieties valued and legitimized in school and other formal institutions, there is an alternative language market operating among Inuktitut speakers in Kuujjuaraapik. It is governed by an exchange system of symbolic and material resources that involves localized Inuit language and harvesting practices and is driven by local values and traditionalist skills associated with these¹⁴.

Deux domaines prestigieux d'utilisation des langues coexistent : celui des institutions formelles et celui des activités locales ou traditionnelles.

¹² «En raison de la relation qui unit le système des différences linguistiques et le système des différences économiques et sociales, on a affaire non à un univers relativiste de différences capables de se relativiser mutuellement, mais à un univers hiérarchisé d'écarts par rapport à une forme de discours (à peu près) universellement reconnue comme légitime, c'est-à-dire comme l'étalon de la valeur des produits linguistiques.» Bourdieu, 1982 : 86.

¹³ Patrick, 2001: 298.

Ces deux modèles (diglossie et marchés linguistiques) sont probablement à considérer en parallèle pour analyser avec pertinence le multilinguisme dans les communautés inuit. L'un comme l'autre établissent un lien entre pratiques linguistiques et histoire de la colonisation au Nunavik. Patrick souligne cependant l'importance que doit prendre dans ces analyses la question de la redéfinition des pratiques selon l'évolution d'un mode de vie, et selon des dynamiques de pouvoir particulières.

La question qui se pose à l'arrière plan de ces considérations est celle des domaines d'utilisation de la langue vernaculaire. Associée plutôt à un mode de vie traditionnel, elle cherche sa place maintenant dans le domaine institutionnel, historiquement associé aux euro-canadiens.

2.3 Langue vernaculaire et identité inuit

Dorais (1995) remarque, d'après ses entretiens à Igloolik (Nunavut) et Quaqtq (Nunavik), que l'inuktitut est considéré comme la langue de l'identité autochtone, alors que le français et l'anglais sont les langues nécessaires pour faire de l'argent, à la façon des euro-canadiens. Selon l'auteur, il y a cependant un écart entre discours et pratiques, dans la mesure où l'inuktitut est très valorisé par les Inuit mais que ceux-ci utilisent de plus en plus l'anglais. Cet écart viendrait de la vision dichotomique qui lie l'inuktitut à la culture traditionnelle et non à la vie contemporaine, réduisant par la-même son utilisation à des affaires locales. L'importance de l'inuktitut, dans la culture inuit contemporaine, serait alors surtout liée à la sphère politique : l'inuktitut est avancé par les élites inuit comme le symbole de leur spécificité ethnique, et par là-même de leurs droits collectifs.

Barth (1969, éd. 1995 : 212) dans sa définition du concept de frontière ethnique a souligné que : « seuls les facteurs socialement pertinents deviennent discriminants pour diagnostiquer l'appartenance. » La langue inuit semble être ainsi un élément de différence pertinent, marqueur d'une frontière entre Inuit et Euro-Canadiens.

Collin (1988) montre à quel point, chez de jeunes autochtones, cette dichotomie blanc/autochtone est importante dans les discours sur l'identité, en ce

¹⁴ Patrick, 1998 : 123.

qu'elle se superpose à tous les autres éléments de définition. Elle engendre deux métaphores. La culture est pensée comme objet organique et naturel ne permettant pas de concevoir des changements sous peine de dépérissement, l'authentique est traditionnel et autochtone. La culture peut être aussi pensée comme composée, dans ces cas-là, le dosage serait impossible entre culture autochtone et non-autochtone en raison de la domination blanche. Ces discours sur la culture reposent sur deux prémisses :

celle qui fait de l'ethnie la dimension structurante de l'existence, hors de laquelle les objets et les pratiques ne peuvent être dits, et une conception de la culture comme unité systémique cohérente et monolithique. L'une et l'autre répondent pourtant mal à l'hybridation culturelle et à la diversité des valeurs chez les autochtones comme elles s'accrochent mal de l'idéologie du progrès empruntée à la modernité ambiante.¹⁵

On peut commencer à approcher la question des idéologies linguistiques entourant les pratiques de l'écriture inuit par cette opposition entre authenticité autochtone et modernité.

3. Les pratiques du syllabique

3.1 Authenticité et modernité

Ce discours qui sépare culture traditionnelle et vie contemporaine semble particulièrement intéressant pour réfléchir à la pratique de l'écriture par les communautés autochtones. D'autant plus que les nouvelles technologies, ordinateurs et Internet, sont des éléments incontournables qui lient écriture et modernité. Harper (2000) remarque que certains leaders inuit du Nunavut voudraient abandonner l'usage du syllabique au profit de l'alphabet latin pour écrire l'inuktitut. Selon eux, les Inuit qui utilisent le syllabique seraient ainsi ouverts à la modernité. L'écriture syllabique n'est-elle donc pas conçue par ces leaders comme une écriture 'moderne' ? Est-ce parce qu'elle est utilisée seulement pour des langues autochtones ou bien parce que l'alphabet latin est le système d'écriture dominant dans les nouvelles technologies ?¹⁶

¹⁵ Collin, 1998 : 61.

¹⁶ L'exemple de l'utilisation par la communauté autochtone hawaïenne des nouvelles technologies semble particulièrement intéressant à ce sujet. Warshauer (2002) explique comment une entreprise de revitalisation linguistique a été effectuée par la création d'un système de babillard électronique en langue autochtone, nommé Leoki. Celui-ci a prouvé que la langue autochtone pouvait être une langue moderne, et ainsi court-circuiter une vision dichotomique culture traditionnelle, vie contemporaine : « ...Hawaiian language educators feel that the very existence of Leoki, which has

La pratique de l'écriture syllabique paraît donc dans certains discours rester associée à la vie traditionnelle. Ces discours sur la modernité ou non d'une écriture peuvent être éclairés par Paine (2000). Selon lui il existe une tension entre authenticité et créativité en ce qui concerne les pratiques autochtones. Depuis l'époque coloniale, l'identité autochtone est associée à une authenticité passée. Cette vision a tendance à sanctionner les changements culturels des peuples autochtones de contrefaçon. Cependant, il ne faut pas selon l'auteur conceptualiser l'authenticité comme une donnée, mais comme un processus aux qualités relationnelles et contingentes. Authenticité et modernité¹⁷ ne sont alors plus des concepts antagonistes.

L'écriture syllabique est-elle alors une écriture vue comme authentique, qu'il est ainsi difficile d'associer à la modernité ? La présentation des pratiques du syllabique selon des groupes générationnels peut permettre de prendre en considération de façon plus subtile ce lien entre écriture, authenticité et modernité.

3.2 Emplois rémunérés vs activités traditionnelles : la question des pratiques générationnelles

Les Inuit qui sont nés dans les années 60 ont effectué leurs premières années de scolarisation en inuktitut¹⁸. Cette génération et les générations suivantes sont donc en contact avec une pratique de l'écrit définie par les euro-canadiens, qui met particulièrement en avant le continuum école/emploi rémunéré. Une étude sur les pratiques dans une communauté du Nunavut peut proposer une perspective intéressante sur les pratiques générationnelles de l'écrit au Nunavik.

A Igloodik, Shearwood (1998) montre que la façon de lire ou d'écrire en inuktitut ou en anglais définit l'identité personnelle, en lien avec les générations. Les individus maîtrisent le syllabique différemment s'ils l'ont appris avant ou

an entirely Hawaiian interface, creates a boon for the Hawaiian language, as it demonstrates that Hawaiian is a modern language appropriate for use via information and communication technologies. »

¹⁷ L'auteur définit la modernité par cette citation de Bauman (1992 : p.694) : « Modernity makes all being *contingent*, and thus a 'problem', a 'project', a 'task'. Lifting identity to the level of awareness, making it into a task. »

après le processus de standardisation de cette écriture. Les aînés ne connaissent pas le syllabique standard, mais leur utilisation du syllabique renvoie à un temps antérieur à la sédentarisation. Cette façon d'utiliser le syllabique est associée à ceux qui sont dépositaires des connaissances de chasse, et qui ont par la même un prestige évident. Les aînés, souvent monolingues, ne peuvent cependant qu'écrire en syllabique et sont exclus de l'économie de marché. Les jeunes qui peuvent écrire le syllabique de façon standard, et écrire en anglais ou français ont alors un prestige différent car ils ont accès aux emplois rémunérés. Leur prestige s'appuie à la fois sur l'occupation de ces emplois et sur la longueur de leurs études. Il ne faut pas oublier que les principaux employeurs des communautés autochtones sont les gouvernements provinciaux et fédéraux.

La pratique de l'écrit en langue autochtone des jeunes générations est donc très liée à l'évolution du mode de vie inuit, en contact avec les structures autrefois supervisées par l'administration euro-canadienne. Il y a l'écriture traditionnelle, et l'écriture standardisée, chacune avec des domaines d'utilisation différents.

Le domaine plus traditionnel de la pratique du syllabique, celui des échanges intimes qui est historiquement important chez les Inuit, a été grandement réduit par l'adoption d'autres moyens de communication.

3.1 Echanges intra- et extra-communautaires

Le syllabique était initialement destiné au domaine religieux, comme outil du prosélytisme missionnaire. Les Inuit ont cependant rapidement utilisés à leur propre compte ce moyen de communication. Ils se l'enseignaient entre eux et pouvaient ainsi échanger des lettres avec leurs parents éloignés. Pour la génération du pensionnat, les lettres en syllabique constituaient le seul moyen de communication avec les membres de la famille.¹⁹

La pratique de l'écrit en langue vernaculaire est donc historiquement associée aux échanges intimes entre Inuit. Cette pratique a été bouleversée par l'arrivée de la radio communautaire et du téléphone. La radio communautaire est un médium en inuktitut. Selon Marquand (1983 : 110), « community radio as

¹⁸ Au sujet de l'introduction de l'inuktitut dans l'éducation au Nunavik voir Patrick et Shearwood, 1999.

implemented by Inuit according to their own priorities provided a new dimension of their established oral tradition (...) ». La radio communautaire est entre autres le lieu d'échanges et de débats au sein de la communauté. Ainsi, l'auteur remarque qu'elle constitue, plus qu'une simple source de divertissement, une force unificatrice de la communauté.

La place de l'écriture est réduite pour les échanges intimes, comme dans les échanges avec l'extérieur. Plusieurs auteurs déplorent en effet le manque d'écrits disponibles en langue vernaculaire, par rapport à ceux disponibles en anglais. Dorais (1997) dans sa monographie sur la communauté de Quaqtaq remarque que l'anglais est nécessaire pour la communication avec l'extérieur : plusieurs résidants souscrivent à des magazines anglophones, la communication écrite avec d'autres organisations inuit s'effectue plutôt en anglais. L'écrit en inuktitut est plutôt réservé à l'intérieur de la communauté. Les écrits disponibles en syllabique sont alors pour la plupart associés à l'école, à l'église ou à la bureaucratie.²⁰

Outre le discours qui sépare vie traditionnelle et vie contemporaine, authenticité et modernité, il semble important de prendre en considération une autre dichotomie entre oralité et écriture. Le premier semble être le mode préféré de la communication intime, celle qui implique plus particulièrement la langue autochtone. L'écriture est ainsi plus particulièrement associée aux échanges avec l'extérieur, qui sont dominés par la langue non-autochtone, l'anglais.

Conclusion

La question centrale qui est posée par la présentation de cette littérature est celle des idéologies linguistiques. Plusieurs points ont été abordés, plusieurs pistes d'approche des idéologies linguistiques impliquées dans la pratique de l'écriture par les Inuit.

Un point particulièrement important est celui du lien entre pratiques et processus de colonisation. Ce point devra être examiné dans le cas précis qui nous

¹⁹ Voir à ce sujet Harper : 1983.

occupe où l'histoire de colonisation fédérale puis provinciale fait place à celle de l'autonomie politique et des débats sur la création d'un gouvernement autonome du Nunavik.

Le deuxième point soulevé par cette présentation est l'organisation des pratiques et des discours autour des concepts de tradition et de modernité. Il en est question dans la définition de l'identité autochtone, ce qui est de grande importance en ce qui concerne les pratiques de la langue vernaculaire.

Enfin, un troisième point qui n'a été abordé que brièvement est celui d'une organisation des pratiques qui lie oralité, langue vernaculaire, échanges à l'intérieur de la communauté, et, d'un autre côté, écriture, langue de colonisation et échanges avec l'extérieur de la communauté.

²⁰ Harper (2000) effectue la même remarque au sujet de Nunavut : les locuteurs inuit adultes n'ont rien de culturellement pertinent à lire dans leur langue.

II. Les Inuit du Québec

Introduction

L'expression « Inuit du Québec » ne renvoie pas à un découpage arbitraire et rigide des populations autochtones en fonction des limites du territoire de la province. Ce chapitre présente, de façon plutôt chronologique, certaines caractéristiques culturelles, sociales, historiques et politiques qui permettent de définir de façon pertinente et fluide les communautés inuit du Québec.

Les données archéologiques et linguistiques dressent le portrait d'une famille arctique regroupant des populations de l'extrême est sibérien jusqu'au Groenland. Les Inuit du Québec se distinguent aujourd'hui par la pratique de deux dialectes particuliers de la langue inuktitut. Cependant, même à la période du contact, un mode de vie nomade associé aux activités de chasse et de pêche liait trois bandes inuit à un territoire particulier au nord du Québec.

Le processus de colonisation de ce territoire a été mené par plusieurs acteurs. La Compagnie de la Baie d'Hudson, et dans une moindre mesure d'autres compagnies impliquées dans la traite des fourrures, ont été les premiers acteurs de ce processus. Les missionnaires se trouvaient souvent dans le sillage de l'ouverture des nouveaux postes de traite. À partir de la seconde guerre mondiale, la présence des compagnies de traite est remplacée par celle des gouvernements canadiens et québécois. Le gouvernement du Québec cherche à imposer plus clairement son autorité sur le nord de son territoire dans les années 1960. Dix ans plus tard, un projet de barrages hydroélectriques en territoire inuit va cependant l'obliger à composer avec de nouvelles revendications pour plus d'autonomie politique.

Aujourd'hui, la création d'un gouvernement autonome du Nunavik est imminente. Un organisme, l'Inuit Circumpolar Conference, défend les intérêts d'une communauté transnationale inuit auprès d'acteurs nationaux et internationaux. Si ces revendications autochtones sont souvent liées à un territoire ancestral, on aurait cependant tort d'associer les groupes inuit seulement à ces

territoires. La migration des populations vers les villes plus au sud est un phénomène récent mais qui s'amplifie. Les Inuit du Québec ne font pas exception et on les retrouve dans la ville de Montréal.

1. Une population distincte, liée à une famille étendue

1.1 Les Inuit du Québec parmi les groupes de l'Arctique.

Les Inuit du Québec forment un groupe distinct culturellement des autres Inuit (Saladin d'Anglure : 1984, 476), groupe que Dorais (1996, 8) nomme « Inuit de l'Ungava ou du Québec » :

Les spécialistes – et les habitants de l'Arctique – s'entendent généralement sur le fait que les 'Esquimaux' se subdivisaient autrefois en un certain nombre de 'tribus' (cf Birket-Smith 1955) ou de regroupements humains possédant chacun ses propres caractéristiques culturelles et linguistiques. Ces regroupements étaient les suivants :

- Yupiget d'Asie (péninsule de Tchoukotka, en Russie; île Saint-Laurent, Alaska)
- Cut du Pacifique (région du Prince William Sound et île de Kodiak, Alaska)
- Yup'it du sud-ouest de l'Alaska (deltas de la Kuskokwim et du Yukon; île Nunivak)
- Inuit du détroit de Béring (péninsule de Seward, île King, île Diomedé, en Alaska)
- Inuit Malimiut, ou de Colville (nord-ouest de l'Alaska)
- Inuit du nord de l'Alaska (région de Point Barrow; Nunamiut de l'intérieur)
- Inuit du Mackenzie (île Herschel, bouches du Mackenzie, côte arctique canadienne)
- Inuit du Cuivre (île Victoria, golfe du Couronnement, détroits arctiques)
- Inuit Natsilik, ou Netsilik (péninsule de Melville et régions adjacentes)
- Inuit du Caribou, ou du Keewatin (côte ouest et arrière-pays de la baie d'Hudson)
- Inuit Sallirmiut (île Southampton au nord de la baie d'Hudson; éteints en 1903)
- Inuit d'Iglulik (baie Repulse, péninsule de Melville, nord de la terre de Baffin)
- Inuit de Baffin sud (terre de Baffin méridionale)
- Inuit de l'Ungava ou du Québec (Québec arctique (Nunavik) et îles adjacentes)
- Inuit du Labrador (côte septentrionale du Labrador terre-neuvien)
- Inuit polaires, ou de Thulé (côte nord-ouest du Groenland)
- Inuit du Groenland de l'Ouest (côte occidentale du Groenland)
- Inuit du Groenland de l'Est (côte orientale du Groenland)

L'ensemble de ces groupes est lié par l'histoire commune de la dernière vague de migrations de l'Asie vers l'Amérique via le détroit de Béring.

Les premiers indices de peuplement au nord du Québec sont attribués ainsi à la culture pré-dorset ou culture Denbigh (Taylor : 1964, Crowe : 1991), aussi baptisée par les archéologues « Arctic Small Tool Tradition ». Venant de l'Alaska (leur présence en Alaska est datée à environ 5000 avJC) ils auraient profité d'un réchauffement climatique pour entamer une grande migration vers l'est, les menant jusqu'au Groenland. Ils seraient arrivés au Québec vers 2500 avJC.

Les archéologues s'entendent pour supposer que, de cette culture, a émergé la culture Dorset. Ce groupe était adapté à la vie sur la neige et la glace et leurs premiers sites au Québec sont datés à 800 avJC.

Entre 1000 et 1200 une nouvelle vague d'immigrants arrivent d'Alaska, les thuléens. Ils sont les ancêtres directs des Inuit modernes. Ils sont habituellement décrits comme « mieux équipés » que leurs prédécesseurs dans la littérature archéologique. Ils possèdent des traîneaux à chiens, des umiaks (grand bateau utilisé pour la chasse à la baleine) et des kayaks. Ils envahissent les territoires de chasse des groupes Dorset et finalement supplantent cette population vers 1350 apJC. Ces épisodes sont mentionnés par les traditions orales inuit. A partir de 1650 un refroidissement du climat entraîne un changement graduel dans le mode de vie de ces groupes et la culture thuléenne devient culture inuit (vers 1700). Les grands villages baleiniers se raréfient. Des groupes plus restreints chassent le caribou ou le phoque plutôt que la baleine et établissent des camps saisonniers de tentes ou de maisons de glace.

1.2 La famille linguistique eskaléoute²¹ et les langues inuit²²

L'origine commune de ces migrations qui peuplent le Québec est la côte du détroit de Béring, en Alaska. C'est à cet endroit que l'on devait trouver il y a 6000 ans selon la glottochronologie, les locuteurs d'un proto-eskimo-aléoute. Ils viennent d'Asie via le détroit de Béring ou via les îles aléoutiennes. Deux mille ans plus tard, une coupure linguistique et culturelle aurait eu lieu, probablement la migration vers l'est des ancêtres de la culture Dorset, ainsi que la migration des aléoutiens d'Alaska vers les îles aléoutiennes. Deux groupes linguistiques sont créés : les eskimos et les aléoutes. A nouveau deux mille ans plus tard, une autre séparation en Alaska divise les langues Eskimo entre Yupik et Inuit. Enfin, pendant une dernière vague de migration, il y a mille ans, des Yupiks auraient traversé le détroit de Béring pour aller s'établir en Tchoukotka (extrême Est de la Sibérie) alors que des familles inuit quittent le Nord-Ouest de l'Alaska pour aller

²¹ En ce qui concerne la découverte de cette famille par les linguistes on peut consulter Fortescue : 2000.

²² Voir en particulier Dorais (1990, 1996) et Woodbury (1984).

s'établir le long de la côte arctique du Canada, jusqu'au Groenland (c'est la migration thuléenne).

La famille eskaléoute, ou eskimo-aléoute, est ainsi composée de deux branches, l'eskimo et l'aléoute. L'aléoute ne comprend qu'une langue (îles Aléoutiennes et îles du Commandeur), mais l'eskimo comprend le sirenikski (autrefois parlé sur la côte ouest de la Tchoukotka), le yupik (Tchoukotka et Alaska) et l'inuit.

L'inuit est le groupe linguistique le plus étendu géographiquement de cette famille. La langue inuit est polysynthétique. Elle est constituée par un continuum de 16 dialectes, parlés de l'Alaska jusqu'au Groenland, en passant par le Nord Canadien.

Les dialectes inuit peuvent être regroupés selon quatre groupe régionaux, l'inupiaq d'Alaska, l'inuktun de l'ouest du Canada, l'inuktitut de l'est du Canada et le kalaallisut du Groenland. Le groupe inuktun de l'Ouest du Canada comprend le siglitun, l'inuinnaqtun et le natsilingmiutut. Le groupe inuktitut de l'Est du Canada rassemble lui le kivalliq, l'aivilik, les dialectes du Nord et du Sud Baffin, du Québec arctique et du Labrador. Au Québec, deux sous-dialectes sont distingués, l'itivimiut (côte est de la baie d'Hudson) et le tarramiut (nord-est de la baie d'Hudson, détroit d'Hudson et côtes de la baie d'Ungava).²³

En ce qui concerne la morphologie de ces dialectes, Berge (2000, 111) remarque que « la langue inuit, particulièrement polysynthétique, représente un degré extrême par rapport aux langues du même type, dans la mesure où une construction qui comporte un seul lexème y est préférée aux constructions multilexématiques. » Lowe (1992, 287) explique que le mot inuit est structuré à partir de trois bases ou lexèmes différents : des mots indiquant des êtres ou des substances (nominateurs), des états ou actions (événementiels), et enfin des qualités. Le mot inuit est ainsi généralement formé par l'ajout au lexème d'unités lexicales qui modifient et précisent son sens puis d'unités grammaticales. Chaque unité est clairement identifiable, et a un sens particulier²⁴.

²³ Cette classification des dialectes est tirée de Dorais : 1990.

²⁴ Comillac (2000, 175) parle ainsi de "transparence sémiologique caractéristique" du mot inuit.

Les unités grammaticales peuvent indiquer la fonction du mot (la déclinaison inuit est composée de huit cas, ayant une forme au singulier, au duel et au pluriel)²⁵. En ce qui concerne les événementiels, Dorais (1996, 116) explique que :

Il est impossible de donner la liste de tous les affixes événementiels. A raison de trois (parfois quatre²⁶) personnes sujets, deux ou trois personnes objets quand le référent est double, trois nombres²⁷ et une moyenne de dix modes par dialectes²⁸, cela donne un total de 850 formes possibles.

Dorais (1986) présente les phonèmes d'une proto-langue commune aux dialectes inuit d'Alaska, de l'Ouest et de l'Est du Canada, et du Groenland. Quatre phonèmes vocaliques sont cités : /a/, /i/, /ə/ et /u/, et quinze phonèmes consonnantiques /p/, /m/, /v/, /s/, /q/, /t/, /n/, /j¹/, /j²/²⁹, /l/, /ʎ/, /ɬ/, /k/, /ŋ/ et /ɣ/.

Au Canada, les dialectes inuit ont conservé trois voyelles /a/, /i/ et /u/, brèves et longues.

On retrouve dans tous ces dialectes les phonèmes consonnantiques /p/, /m/, /v/, /t/, /n/, /j/, /l/, /k/, /ŋ/ et /ɣ/. Mais certains phonèmes de la proto-langue apparaissent différemment dans les dialectes inuit. Le phonème /s/

²⁵ Pour une description de ces cas, voir Dorais : 1996, 105-106. On ne fera que les citer ici : absolu, relatif, secondaire ou modalis, locatif, allatif, ablatif, translatif ou vialis ou perlatif et simulatif ou similaris.

²⁶ Le quatrième correspond au réfléchi. Voici une illustration présentée à ce sujet par Dorais (1988, 51).

« In English, a sentence like the following may be confusing :

Miaji is glad because she has eaten a lot

[...] In Inuktitut, no confusion is possible [...]

1. Miaji quviasuttuq niriluarami

Miaji - is glad – **because she herself (4th person)** has eaten a lot

2. Miaji quviasuttuq niriluarmat

Miaji – is glad – **because someone else (3rd person)** has eaten a lot »

²⁷ Le singulier, le duel et le pluriel.

²⁸ Pour donner une idée de ces modes tels que décrits par les linguistes, on peut citer Dorais (1990, 131-135) qui donne des exemples pour le dialecte du Québec Arctique. Il existe les modes indicatif (takuvunga = je vois), interrogatif (takuvunga = Vois-je ?), impératif/optatif (takulanga = Que je voie !), perfectif /causatif (takugama = quand j'ai vu, parce que je vois), imperfectif/conditionnel (takuguma = quand je verrai, si je vois), dubitatif (takummangaarma = je me demande si je vois), perfectif appositionnel (takutsunga = pendant que je vois, je...), imperfectif appositionnel (takulunga = pendant que je vois, je +futur), non-réflexif appositionnel (takutillunga = Pendant que je vois, tu...), négatif appositionnel réflexif (takunanga = pendant que je ne vois pas, je...) et négatif appositionnel non-réflexif (takutinnanga = pendant que je ne vois pas, tu...).

devient /h/ dans les dialectes inuktun. Le phonème /q/ devient /χ/ dans les dialectes du Labrador et du Québec Arctique. La seconde médiane /j²/ n'est présente qu'en itivimiut et en netsilik, dans les autres dialectes elle devient /j/. /t/ est présent dans quelques dialectes mais il est parfois devenu /s/, /t/ ou /h/.

Les phonèmes consonnantiques présents aujourd'hui en tarramiut et itivimiut (Québec Arctique) sont ainsi les suivants³⁰ :

Consonnes	Bilabiales	Apicales	Palatales	Vélaires	Uvulaires
Occlusives (non voisées)	p	t		k	q ([χ])
Nasales	m	n		ŋ	
Constrictives (voisées)	v		j (iti.)	ɣ	ʁ
Constrictives (non-voisées)		s			
Médianes			j (tarr.)		
Latérales		l			

Les dialectes du Québec se caractérisent également par une présence plus rare de groupes consonnantiques. En effet, un phénomène d'assimilation régressive des consonnes se produit, avec plus d'importance dans les dialectes à l'est du Canada et au Groenland. Beaucoup de groupes consonnantiques permis dans d'autres dialectes deviennent au Québec des géménées. Les seuls groupes consonnantiques différenciés qui subsistent sont ceux formés par une uvulaire suivie d'une autre consonne.³¹

1.3 Le territoire des Inuit du Québec à la période du contact

Aujourd'hui, la séparation dialectale forme deux grands groupes inuit au nord du Québec. Pendant la période du contact, les observateurs européens ont cependant rapporté la présence d'une dizaine de bandes inuit, dans la partie Nord de la péninsule du Québec-Labrador. Ceci est attesté en 1773 par le manuscrit

²⁹ Dorais (1986, 28) explique que la présence de deux médianes dans la plupart des dialectes inuktitut rend nécessaire la reconstruction étymologique de deux médianes. /j¹/ a comme valeur phonétique /j/ alors que /j²/ renvoie à une constrictive apicale voisée.

³⁰ D'après Dorais (1990, 121-126).

d'un missionnaire morave (Saladin d'Anglure : 1984, 476). Au sud, le début de la forêt indiquait la limite entre les Inuit et les Algonquiens, qui s'évitaient par peur réciproque les uns des autres (Crowe : 1991, 61).

Saladin D'Anglure (1984, 477) montre comment les étiquettes appliquées par les observateurs européens sur ces regroupement humains ont occulté une organisation sociale et géographique complexe. Au premier niveau, les noms de chaque site occupé (camp saisonnier) désignaient les habitants de ces camps. Les groupes qui utilisaient les réseaux de camps restaient en relations serrés. Ces groupes étaient désignés par des termes géographiques, comme des côtes, des bassins de rivières, des îles. Enfin, au dernier niveau, il existait trois bandes différentes, liées par les mariages et partageant des caractéristiques linguistiques et culturelles : *siqinirmiut* (habitants du côté ensoleillé), *tarramiut* (habitants du côté à l'ombre) et *itivimiut* (habitants de l'autre côté du pays).

Les migrations étaient organisées selon le cycle annuel de chasse et de pêche et un vaste territoire était exploité : côte, îles adjacentes et intérieur. L'hiver était passé sur la côte dans des maisons semi-souterraines de pierre et de tourbe ou dans des maisons de neige. Les déplacements s'effectuaient en traîneau à chiens. L'été, on revenait vers l'intérieur des terres en suivant les rivières à bord de l'umiaq pour des activités de chasse, pêche et cueillette. Les tentes en peau étaient alors utilisées. A l'automne les groupes repartaient vers la côte. La famille constituait le groupe social de base, parents et enfants avec leurs conjoints. Le rassemblement de quelques familles (20 à 30 personnes) occupaient un camp d'été et formait une unité de coopération économique, chaque famille étant libre de quitter cette unité quand elle le désirait. Les camps d'hiver étaient plus peuplés mais ne dépassaient pas 100 personnes.³²

Les Inuit du Québec sont ainsi historiquement très liés, par leurs activités de subsistance, à une terre qui comprend le nord de la péninsule du Québec-Labrador, de la rive est de la baie d'Hudson, à la rive est de la baie d'Ungava.

³¹ Dorais : 1990, 121.

³² Dorais : 1973.

Pendant la période du contact, les missionnaires moraves, actifs au Labrador, utilisent le nom d'Ungava pour désigner les territoires inconnus au Nord-Ouest. Il recouvre finalement un territoire très large (le district fédéral d'Ungava), que dessert le poste de traite de Fort-Chimo, situé au sud de la baie d'Ungava, à la limite du territoire inuit. En 1912 ce même territoire devient partie de la province du Québec et est rebaptisé Nouveau-Québec.³³ Dans les années 1970, des bouleversements politiques entraînent l'adoption d'un nouveau nom inuit pour ce territoire : Nunavik (« la grande terre »³⁴). Le sud de ce territoire est géographiquement délimité par le 55^e parallèle, et constitue près d'un tiers de la superficie du Québec.

L'histoire des noms adoptés pour désigner le territoire des Inuit au Québec constitue un court résumé des influences exercées sur l'histoire politique du Nord du Québec.

2. L'histoire de la colonisation

2.1 Commerçants et missionnaires³⁵

Au début du 17^e siècle, les premiers bateaux européens croisent le long des côtes du Québec Arctique à la recherche d'un passage vers la Chine. Les contacts entre Inuit et Européens ne s'intensifient cependant qu'à partir du milieu du 18^{ème} siècle, avec le développement de la traite des fourrures. Armes et autres biens manufacturés sont d'abord envoyés vers le nord à partir de la Baie James à l'est, et à l'ouest à partir du Labrador. La Compagnie de la Baie d'Hudson, compagnie anglaise de traite de fourrures, qui représente le gouvernement, est très active parmi les groupes indiens et dispose de postes à la baie James. Les Moraves, des missionnaires protestants allemands, sont eux bien implantés sur la côte atlantique du Labrador.

En 1749 le premier poste de La Compagnie de la Baie d'Hudson destiné au commerce avec les Inuit est ouvert au Sud Ouest du territoire inuit. Il sera

³³ Saladin d'Anglure : 1984, 476.

³⁴ Dorais (1996, 22) propose cette étymologie et rejette celle qui traduit Nunavik par "lieu d'établissement".

³⁵ Voir Crowe : 1991, Dorais : 1973, Saladin d'Anglure : 1984.

fermé quelques années plus tard devant leur hostilité. Un autre poste est alors ouvert plus au sud à Grande Rivière à la Baleine (aujourd'hui Kuujjuarapik) et sera fermé par intermittence, jusqu'à son établissement final en 1852. Décidée à contrer l'expansion des moraves à l'est du territoire inuit, la compagnie avait ouvert un poste en 1830 à Fort-Chimo, au sud de la baie d'Ungava. Ce poste à la limite du territoire inuit était fréquenté également par les indiens naskapi. Le cycle annuel de migration est bouleversé par ces nouvelles relations commerciales et les groupes inuit entreprennent de longs voyages vers les postes de traite du Sud³⁶.

Au début du 20^{ème} siècle les postes de traite de la CBH et de ses concurrents se multiplient en territoire inuit. Le prix de la fourrure augmente grandement dans les années 1920 pour s'effondrer en 1930, et la compagnie absorbera ses concurrents, notamment la compagnie française Révillon Frères. C'est un épisode tragique pour les Inuit car l'effondrement des prix ainsi que la diminution des ressources fauniques entraînent de nombreuses morts par famine.

Avec les postes de traites, d'autres étrangers ont pris contact avec les Inuit : la police du gouvernement ainsi que les missionnaires³⁷. La RCMP (Royal Canadian Mounted Police) commence des patrouilles annuelles du Québec arctique en 1922.

La présence missionnaire remonte, elle, au milieu du 19^{ème} siècle. En 1799 est créée en Angleterre la Church Missionary Society, protestante, et en 1814, en France, l'ordre des oblats de Marie-Immaculée, catholique romain. Ce sont ces deux organisations qui enverront des missionnaires dans le Québec Arctique. Le premier missionnaire anglican est présent en 1859 au poste de Petite Rivière à la Baleine, et ce sont les anglicans qui débiteront les conversions inuit. La Compagnie de la Baie d'Hudson appuie l'implantation de ses missionnaires dans

³⁶ Saladin d'Anglure, 1984.

³⁷ "fur traders, accompanied by the missionaries and police...as a 'big three' were to control the life of the Inuit..." Crowe : 1991, 111.

ses postes de traite³⁸. Les premiers établissements des oblats débutent en 1936 mais auront peu de succès : seul un établissement sera finalement conservé.

2.2 Présence accrue du gouvernement canadien

En 1912, le Gouvernement du Canada transfère le district d'Ungava (qui fait partie des territoires du Nord-Ouest) à la province du Québec, pensant que celle-ci sera ainsi rendue responsable des Inuit qui l'habitent. Le district est rebaptisé Nouveau-Québec mais la province refuse à partir de 1933 de payer les frais engagés chaque année par le gouvernement fédéral pour se charger de ses habitants. Elle porte l'affaire jusqu'à la Cour Suprême qui lui rend raison en 1939. Les Inuit sont en effet assimilés aux Amérindiens et par conséquent de la responsabilité du Gouvernement fédéral³⁹.

L'influence du gouvernement sur les populations inuit, jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale était malgré tout bien moindre que celle des commerçants de la CBH ou des missionnaires.

La seconde guerre mondiale va changer cet état de fait. En 1942 est ouverte la première base militaire à Fort-Chimo⁴⁰. Elle doit servir de relais dans une route aérienne arctique vers l'Europe. Cette militarisation s'intensifiera après la guerre avec la période de la guerre froide. Toutes ces bases militaires sont des lieux de rassemblement pour les Inuit.

Les services de santé sont également déployés dans le Nord. A partir de 1949, des équipes médicales visitent les centres de population au moins une fois par an⁴¹. Des dispensaires sont ouverts dans les localités. Les cas les plus graves, de tuberculose par exemple, sont envoyés dans les hôpitaux du Sud pour être soignés.

Ces différents services sont accompagnés de l'envoi d'administrateurs dans toutes les régions de l'arctique. A partir de 1948, les Inuit bénéficient des

³⁸ «L'occupation graduelle et même pressée du territoire s'est imposée en raison de la multiplication des postes de la CBH et de Révillon Frères, qui forment des lieux de rassemblement des Inuit, et du nomadisme des Inuit qui amènent les chrétiens sur différents points du territoire. » Levasseur : 1995, 169.

³⁹ Crowe : 1991, 160.

⁴⁰ Dorais : 1973, 98.

⁴¹ Dorais : 1996, 19.

allocations familiales. Les premières écoles fédérales sont ouvertes, et prennent la suite de l'enseignement dispensé par les missionnaires. Le programme scolaire est le même que pour le Sud et l'enseignement s'effectue en anglais seulement. Les enfants étaient parfois séparés de leur famille pendant des années entières à cause du système de pensionnat. Ils revenaient au sein des leurs en ayant oublié leur langue maternelle et incapables de participer aux activités de subsistance. Crowe (1991, 198) décrit les résultats de ce système éducatif : « The results were only fair educationally and terrible socially. (...) Most young native people who went to school between 1950 and 1970 have suffered from the "in-between" feeling, not able to fit into native life or life in the south. »

L'intervention accrue de l'État dans le Nord à partir des années 1960 s'accompagne d'un désir de sédentarisation des populations. Il est moins coûteux et plus pratique de distribuer l'aide dans des petites localités que parmi des populations dispersées. Cependant, comme le remarque Dorais (1996, 20) :

En fait, la sédentarisation avait commencé dix ans auparavant. Les écoles, les dispensaires, les bureaux gouvernementaux, les postes de traite et même les missions étaient devenues les noyaux de villages permanents, où les maisons de neige et les tentes avaient rapidement été remplacées par des abris de fortune faits de carton ou de contreplaqué. Les initiatives gouvernementales ne faisaient donc que consacrer et accélérer un processus déjà en marche.

Ces processus de sédentarisation ont entraîné des problèmes sociaux accrus, là où le grand nombre de personnes ne permettait plus de subvenir à ses besoins de façon traditionnelle. Les habitants devenaient alors totalement dépendants de l'aide gouvernementale, et on ne leur accordait aucun pouvoir décisionnel (Dorais : 1996, 20).

2.3 La compétition entre le Canada et le Québec et l'entente de la baie James et du Nord Québécois

A partir des années 1960, le Québec cherche également à affirmer sa présence dans le Nord. En 1961, la RCMP est remplacée par la police provinciale. Des écoles provinciales sont ouvertes au côté des écoles fédérales et les bureaux administratifs dans chaque communauté. Peu à peu le gouvernement provincial assume les services médicaux et sociaux.

Les raisons de ce regain d'intérêt pour une région délaissée dans les années 1920 sont, selon Crowe (1991, 204) la possibilité d'implanter l'industrie

hydroélectrique dans cette région du pays, ainsi que des prospections minières encourageantes. Dorais (1979, 72) remarque également le lien entre nationalisme québécois et les nouvelles conceptions de la présence de la province au Nord. Le gouvernement libéral est nouvellement élu à la tête du Québec en 1960 avec le slogan « Maîtres chez nous ». Cette volonté politique d'affirmation de l'autorité québécoise sur la province s'est ainsi accompagné d'un nouvel effort de contrôle envers le Québec arctique. En 1963 la « Direction générale du Nouveau-Québec » était fondée pour assurer ce contrôle.

L'arrivée des fonctionnaires québécois, et surtout le désir de ceux-ci d'imposer le français comme langue seconde des Inuit est vu avec peu d'enthousiasme par les principaux concernés. Selon Dorais (1979, p. 74) : « After all, they had witnessed the fall of Révillon Frères and the lack of success of the Catholic missionaries. For them, economical, political and religious powers were in the hands of English institutions: Hudson's Bay Company, the Federal Government and the Anglican Missions. » Néanmoins leur pénétration dans cette atmosphère anglicane-anglaise-fédérale a été relativement rapide selon Crowe (1991, 204).

La compétition entre Canada et Québec tournera cependant à l'avantage des Inuit, en ce qui concerne les langues utilisées dans l'éducation. Patrick et Shearwood (1999) montre comment le contexte social a influencé l'utilisation de l'inuktitut comme langue d'enseignement des premières années dans les écoles provinciales. Ils décrivent notamment une réunion tenue en 1964 à Kuujjuak par la DGNQ au sujet de l'utilisation des langues dans les écoles provinciales. Les fonctionnaires du gouvernement expliquaient que les nouvelles écoles provinciales utiliseraient l'anglais mais enseigneraient le français comme langue seconde. Un membre de l'assemblée a alors demandé si l'inuktitut serait utilisé également. Après une longue consultation, les représentants du gouvernement, qui semble-t'il n'avaient pas pensé à cette possibilité, indiquèrent que l'inuktitut serait également enseigné.

Un événement important, dans les années 1970 entraînera une plus grande autonomie des Inuit dans le système scolaire, mais aussi dans la sphère

économique et politique. Un projet de grand barrage hydroélectrique à la baie James est annoncé par le gouvernement du Québec. La construction inonderait des territoires cri et inuit. Cependant, le gouvernement devait maintenant faire face à une génération d'autochtones bilingues et scolarisés, ainsi qu'à une opinion publique de manière générale plus sensible aux droits des minorités. Depuis le début des années 1970 s'étaient également créées plusieurs associations inuit, comme la Northern Quebec Inuit Association et l'Inuit Tapisirat of Canada⁴². Après avoir engagé des poursuites en justice et au terme de deux ans de négociations, les représentants des nations cri et inuit signent l'Entente de la Baie James et du Nord Québécois en 1975.

Cet accord prévoit un dédommagement financier ainsi que l'accès à une plus grande autonomie. Plusieurs structures administratives publiques sont créées, sur les modèles québécois et canadiens (Bussières : 1992, 145) : un gouvernement régional avec des pouvoirs municipaux sur la région du Nunavik (le gouvernement régional Kativik), une corporation économique, Makivik, chargée de gérer les compensations monétaires reçues, ainsi que la commission scolaire Kativik et un conseil de la santé et des services sociaux. Toutes ces organisations seront gérées par les Inuit.⁴³

En échange les Inuit abandonnent leurs droits ancestraux sur le territoire.

3. Les nouvelles frontières du territoire inuit

3.1 Un gouvernement autonome du Nunavik

Cet accord sera dénoncé par plusieurs villages regroupés en une association, l'Inuit Tungavingat Nunamini. La fronde de cette association cristallise le désaccord entre deux points de vue inuit différents, sur la question de

⁴² "Amitié des Inuit canadiens", aujourd'hui le nom de l'association est *Inuit Tapiriit Kanatami*. Ce paragraphe, extrait de l'historique de l'association posté sur son site internet, effectue le lien entre cette nouvelle génération d'Inuit et la lutte pour le pouvoir politique et l'autonomie territoriale: "Looking back on these events, we now realize that this first generation of new political leadership made incredible progress against very difficult odds. What this first generation of our new political leaders could not possibly know at the time, was that they were about to set in motion a process that would eventually lead to land claims and to the creation of strong self governing regions; even to the extent of redrawing the political map of Canada."

⁴³ Dorais : 1996, 22.

l'évolution du cadre politique du Nunavik. Duhaime (1992, 153), montre comment cette divergence d'opinion était visible dès le début des années 1970. Deux discours étaient en opposition, un discours autonomiste qui voulait court-circuiter le transfert de pouvoir du Canada au Québec pour se l'approprier, et un discours plus conciliateur, qui refusait la prise de pouvoir de la province, et demandait au gouvernement fédéral d'augmenter ses efforts pour régler les problèmes des Inuit.

La Convention de la Baie James, malgré ses promesses d'autonomie, entraînera une grande insatisfaction dans les rangs inuit. Elle installe un appareil administratif complexe, et malgré la participation des Inuit à cet appareil, les grandes décisions d'importance pour le futur du Québec arctique restent hors de portée, noyées dans le reste des décisions prises pour l'ensemble de la province. Selon Duhaime (1992, 161) :

Organiser rationnellement le territoire...cela voulait donc dire instituer l'éparpillement de l'administration du Québec arctique sur le calque de l'organisation gouvernementale canadienne et québécoise ; cela voulait donc dire ordonner au Minotaure de se saisir des questions régionales et de les emporter, pour les y perdre, dans son labyrinthe. Cela voulait donc dire consentir à perdre de vue ces questions, contre l'espoir négocié que leur traitement intégré produirait une somme maximisée d'utilités.

Ces insatisfactions culminent en 1983 et les leaders autochtones demandent plus d'autonomie. Le Premier ministre René Lévesque accepte que soient lancés des travaux sur un gouvernement autonome du Nunavik, à la condition que les différentes associations inuit se mettent d'accord. Un référendum est organisé en 1987 pour régler des opinions divergentes au sein de la commission chargée des travaux. La question était de déterminer qui serait responsable de l'écriture d'une constitution, et de son financement. Les électeurs préférèrent l'élection démocratique d'une assemblée constituante financée par une taxe à la consommation, plutôt que de laisser la responsabilité de l'écriture et du financement aux organisations inuit. En 1991, le projet d'un gouvernement régional est présenté au gouvernement du Québec afin que commencent les discussions.

En 1992, les accords de Charlottetown et leur rejet par référendum interrompent les discussions. Elles reprennent en 1994 pour être à nouveau interrompues en 1995. Enfin, en 1997, les négociations sont relancées.

En 1999, la Commission du Nunavik est formée, chargée de faire des recommandations sur la création et l'implémentation d'une forme de gouvernement pour le Nunavik. En 2001, la commission présente son rapport final. Il prévoit la création d'une assemblée législative élue au suffrage universel par tous les résidents du territoire situé au nord du 55^{ième} parallèle, propose un conseil consultatif d'ainés, une cour du Nunavik et une commission tripartite (Canada, Québec, Nunavik) pour les questions environnementales. Un référendum doit être conduit pour entériner ces propositions, et l'élection de l'Assemblée du Nunavik est prévue pour 2005.⁴⁴

3.2 la conférence inuit circumpolaire

Le territoire du Nord du Québec est ainsi sur le point d'être redéfini politiquement comme gouvernement du Nunavik. Ces accords font suite notamment à ceux qui ont consacré en 1999 le Nunavut comme une province canadienne. Il y a bien plus longtemps, en 1979, le territoire du Groenland accédait lui à l'autonomie politique au sein de la confédération du Danemark.

Dans leurs revendications et négociations avec les différents états, les peuples inuit sont soutenus par une organisation transnationale, qui constitue une force de pression importante, l'International Circumpolar Conference. Comme son nom l'indique, cet organisme tient des conférences, tous les trois ans, qui rassemblent les peuples inuit. La première conférence avait été organisée en 1977, sur l'initiative des Inuit de l'Alaska. Ceux-ci avaient en effet essayé de convaincre en vain les politiciens américains d'une nécessaire participation des Inuit sur les décisions impliquant leur territoire (il s'agissait en particulier de la main-mise de certaines compagnies pétrolières). Saladin d'Anglure et Morin (1995, 51) expliquent comment, à cette occasion a été « inventée » l'ethnicité inuit, afin de disposer d'un poids plus important dans les négociations nationales⁴⁵ :

C'est alors que ceux que l'on appelait « Eskimo » en Occident, depuis plusieurs siècles, et dont l'unité culturelle était beaucoup plus un construit des anthropologues qu'une réalité vécue ou

⁴⁴ Duhaime, 2001.

⁴⁵ Saladin d'Anglure et Morin effectue le lien entre l'utilisation de l'ethnicité comme outil politique et l'expérience des Inuit, des Youkaguirs et des indiens d'Amazonie.

même une représentation partagée, choisirent pour la première fois de s'unir politiquement sous la bannière de l'ethnonyme unificateur « Inuit ».⁴⁶

L'ICC rassemblait dès 1977 les Inuit d'Alaska, du Canada et du Groenland. Les Inuit russes, bien qu'invités, ne purent participer aux premières conférences en raison de la politique gouvernementale soviétique. Ils ne pourront envoyer des délégués qu'à partir de la conférence de 1987.

En 1983, l'ICC obtient le statut d'organisation non-gouvernementale auprès des Nations Unies. Depuis, elle est devenue une organisation de premier plan dans la promotion des droits autochtones, notamment par sa participation aux travaux de l'United Nations Working Group on Indigenous Peoples.⁴⁷

3.3 La présence des Inuit dans les villes du sud : les Inuit à Montréal

Ces nouveaux regroupements politiques représentent particulièrement les habitants des territoires à majorité autochtone. Cependant, un nombre important d'autochtones migrent des régions rurales vers les villes pour plusieurs raisons. Ils sont souvent marginalisés et dans des situations socio-économiques précaires (Dahl et Jensen : 2002, 4). Malgré le nombre grandissant d'autochtones dans les villes canadiennes, les politiques et législations concernant les peuples autochtones continuent à se focaliser sur les personnes habitant dans les réserves ou les villages à majorité autochtone : « as if it were still Canada's intention to promote the assimilation of all Aboriginal people who do not live on reserves into mainstream, non-aboriginal Canadian society. »⁴⁸

Kishigami (1999, 2001, 2002) a étudié et discuté les expériences des Inuit vivant à Montréal. En 1991, selon le recensement canadien des peuples autochtones, 775 Inuit vivaient à Montréal. L'auteur a divisé cette population en trois catégories : les étudiants, les travailleurs et les chômeurs. Ces derniers sont constitués par les sans-abri, les retraités, les récipiendaires de l'aide sociale, et les patients qui sont venus se faire soigner dans le Sud. Les Inuit restent en ville, non

⁴⁶ Cet ethnonyme était utilisé auparavant par les autochtones de l'Alaska et du Nord Canadien, alors que les groenlandais utilisaient Kalaallit et les autochtones du fleuve Yukon et de Sibérie utilisaient Yupiiit. (Saladin d'Anglure, et Morin : 1995, 51-52)

⁴⁷ Sambo : 1996.

⁴⁸ Reid: 2002, 53.

pour ses attraits, mais plutôt parce qu'ils refusent de retourner dans le Nord, en raison des problèmes économiques et sociaux qu'ils ont souvent vus.

Kishigami remarque également que, dans une ville multiethnique comme Montréal, il n'existe pas les conditions nécessaires pour entretenir un mode de vie social et culturel inuit. 455 des 775 Inuit de Montréal se décrivent selon des critères multiethniques. Les Inuit qui ont grandi à Montréal, ou dont les partenaires ou un des parents n'est pas inuit se considèrent plus comme faisant partie des autochtones du Canada, des autochtones du Québec, ou comme étant des canadiens d'origine inuit, plutôt que simplement des Inuit.

Dans ces conditions, l'identité des Inuit à Montréal se définit beaucoup plus en terme d'identité ethnique, qu'en terme d'identité culturelle⁴⁹. Afin de maintenir cette identité ethnique, ils n'ont en effet pas besoin d'être engagé dans des pratiques socioculturelles inuit : « They only have to demonstrate that they are different in some ways from non-Inuit peoples in Canada⁵⁰ ». Et, selon l'auteur, cette différence peut être démontrée par l'emploi de l'inuktitut.⁵¹

Conclusion

Ce survol historique met en relief les liens qu'entretiennent les Inuit du Québec avec plusieurs ensembles territoriaux et politiques. Leur appartenance à la famille des peuples arctiques est actualisée et conceptualisée aujourd'hui au sein d'un organisme politique pan-inuit. L'accès à l'autonomie ne veut cependant pas dire la dilution de frontières culturelles et historiques dans un ensemble arctique. Les Inuit du Québec, par exemple, aspirent à la création d'un gouvernement autonome du Nunavik qui concerne un territoire ancestral, mais aussi un territoire délimité par une histoire de colonisation particulière.

⁴⁹ Kishigami (2001) utilise la distinction effectuée par Dorais (1994) entre identité culturelle et identité ethnique. L'identité culturelle est "la conscience fondamentale de la spécificité de son groupe d'appartenance, en termes d'habitudes de vie, de coutumes, de langue, de valeurs, etc.". L'identité ethnique "n'apparaît; semble-t'il que dans les sociétés complexes...quand on juge fonctionnel de diviser les gens en catégories autres que celles basées sur le sexe, l'âge, la profession."

⁵⁰ Kishigami: 2001, 224.

⁵¹ On peut effectuer un lien avec l'article de Dorais (1995), présenté dans le paragraphe I.2.3 *Langue vernaculaire et identité inuit*.

Clairement, les identités autochtones des Inuit du Québec s'articulent aujourd'hui selon plusieurs niveaux, local, national et transnational. L'identité ethnique semble devenir particulièrement prééminente, dans la relation entre les ensembles inuit et les différents gouvernements nationaux. De même, la migration d'Inuit vers un milieu urbain semble également mettre au premier plan cette identité. La langue autochtone devient alors un marqueur d'identité ethnique.

II. Le syllabaire des Inuit du Québec

Introduction

Pour transcrire les dialectes inuit de certaines régions à l'Est du Canada, un système d'écriture inventé pour les langues autochtones a été utilisé : le syllabique. Ce système, créé par le missionnaire James Evans a servi dans la transcription de nombreuses langues, appartenant à des familles linguistiques différentes.

L'histoire fructueuse du syllabique est indissociable de celle de la conversion chrétienne des groupes autochtones. Les missionnaires, surtout anglicans, se hâtaient de traduire les écrits bibliques en langue autochtone et de les mettre à disposition de ces nouvelles ouailles. Au Québec arctique, les missions ne se sont longtemps situées qu'à l'extrême Sud du territoire. La nouvelle religion et l'écriture se sont cependant propagées sur toute l'étendue du territoire grâce à la circulation des livres religieux en syllabique et à l'existence de prosélytes autochtones qui prenaient en main le travail de conversion et d'alphabétisation.

L'écriture syllabique (tout comme la religion chrétienne) a ainsi été relativement vite adoptée par les Inuit. Sa pratique était intrinsèquement liée à un grand nombre d'activités orales. Écrire et lire ont été très vite mis en relation avec plusieurs éléments majeurs de la société inuit : la lecture des traces laissées sur la neige et d'autres activités de marquage comme la couture. L'écriture n'a ainsi pas révolutionné les pratiques existantes et s'est insérée dans la catégorie des savoirs traditionnels.

Cette appropriation du syllabique n'a pas vraiment été évaluée par la société colonisatrice et, en raison d'une idéologie assimilationniste, plusieurs décideurs euro-canadiens auraient désiré l'abandon du syllabique au profit d'un alphabet latin. Après la seconde guerre mondiale, une écriture romaine standardisée a été préparée sur l'initiative du gouvernement fédéral, mais ce standard est resté sans effet sur les pratiques. A partir des années 1970 la question de la standardisation des écritures inuit a été reprise par les Inuit eux-mêmes. Les

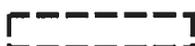
Inuit d'Alaska, du Canada et du Groenland aboutissent chacun à une écriture standard propre.

Au Canada, les efforts d'uniformisation des pratiques débouchent sur la création d'une orthographe double mettant en correspondance alphabet romain et caractères syllabiques. Celle-ci connaît un demi-échec. Le Nunavik travaille notamment à la création de son propre syllabaire. En 2001 voit le jour la police de caractères AiPaiNunavik et désormais les polices semblent être devenues les nouveaux standards régionaux. La création d'un système d'écriture pan-inuit paraît être pour l'instant compromise, malgré les souhaits de certains leaders autochtones, et c'est avec une logique régionale que sont abordés aujourd'hui les efforts de standardisation.

API*	Alphabet romain (qaliujaaqpait)	ai	i	u	a	Finales
		▽	△	▷	◁	
p	p	∇	∧	>	<	<
t	t	U	∩	∪	∩	∩
k	k	q	p	d	b	b
y	g	ŋ	r	j	l	l
m	m	ŋ	Γ	┘	L	L
n	n	o	σ	b	p	p
s h ʃ	s	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ
l	l	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ
j ɟ dʒ	j	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ
v	v	∇	∧	>	<	<
ʁ	r	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ
q χ	q	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ
ŋ	ng	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ	ʎ
ɬ	l		ʎ	ʎ	ʎ	ʎ

Légende

Syllabaire révisé par Horden et Watkins (1878)



Syllabaire de l'orthographe double de l'ICI (1978)



Syllabaire de la police AiPaiNunavik (2001)

Notes

1. L'illustration ci-dessus omet, pour des raisons de clarté "H" et " " H est utilisé dans le syllabaire de l'ICI et le syllabaire du Nunavut, il renvoie à /h/ surtout présent dans les emprunts à l'anglais. Le petit point superposé se retrouve dans tous les syllabaires, placé au dessus d'un caractère, il symbolise une voyelle longue.
 2. Le syllabaire utilisé aujourd'hui au Nunavut est similaire à celui de l'ICI à deux aménagements près. La ligne *ng* est représenté ainsi : ʎ ʎ ʎ ʎ, et une nouvelle ligne, *nng*, a récemment été introduite.
- *Quand plusieurs symboles phonétiques sont côte-à-côte, ils renvoient à différentes réalisations possibles.

Illustration 1 : TABLEAU SYNTHETIQUE DE TROIS SYLLABAIRES INUIT.

1. Création et propagation du syllabique

1.1 Un syllabaire adapté à plusieurs langues autochtones

Plusieurs missionnaires sont à l'origine de l'écriture syllabique qui sera adaptée pour l'inuktitut. Celle-ci est au départ créée par le méthodiste Evans pour la langue saulteuse (ojibois) au sud de l'Ontario. En s'inspirant probablement de la méthode sténographique Taylor⁵², il invente 9 symboles écrits selon 4 orientations différentes. Il ne reçoit cependant pas l'accord de ses supérieurs pour l'utiliser.⁵³ C'est finalement pour la langue crie à Norway House (Manitoba) en 1840 qu'il adaptera plus particulièrement le syllabaire. D'autres missionnaires ont également employé ce syllabaire comme base d'une écriture pour des langues athapascannes de l'aire sub-arctique (comme le chypewyan)⁵⁴.

En 1851, Horden, un instituteur envoyé par la Church Missionary Society, arrive à Moose Factory (sud de la Baie James), dans un territoire désigné alors comme le diocèse de Rupert's Land. Il adaptera le syllabaire au cri parlé à la Baie James. Ce syllabaire sera également utilisé pour le naskapi (comme l'ojibois et le cri, le naskapi fait partie de la famille linguistique algonquienne). L'introduction du syllabique chez les Naskapi n'est pas documentée mais il est très probable que d'autres pasteurs anglicans ou bien les Cris (de la baie James ou de la baie d'Hudson) avaient utilisé les livres imprimés en syllabique par Horden et enseigné le syllabique aux Naskapi⁵⁵.

En 1852 un autre missionnaire, Watkins, est dépêché plus au nord à Fort George (est de la Baie James, Québec). Il a notamment pour charge de convertir les populations inuit. Il utilise au départ une écriture en caractères romains, puis en 1855 enseigne une écriture syllabique, adaptée de l'écriture de Horden, aux Inuit qui visitent la mission.

En 1857, Watkins sera envoyé vers une autre mission, hors de contact avec les Inuit. Horden effectuera alors plusieurs courts voyages, notamment vers

⁵² Lewis et Dorais : 2003. Le syllabique d'Evans n'est cependant pas une simple adaptation et constitue une méthode d'écriture originale.

⁵³ Harper : 1983.

⁵⁴ Nichols : 1996, 610.

⁵⁵ McKenzie : 1994.

rencontrent en Angleterre pour effectuer une révision du système.⁶¹ Pour représenter les consonnes finales ils décident d'utiliser les signes de la colonne /a/. Une syllabe fermée est donc représentée avec un signe principal, plus un petit signe superposé correspondant à la consonne finale⁶². L'innovation ne sera cependant pas adoptée avant longtemps par les Inuit, comme le montre encore aujourd'hui la pratique des aînés⁶³.

1.2 La circulation de l'écriture, Bibles et prédicateurs autochtones

La motivation de la création d'une écriture pour ces langues précédemment inconnues des européens était sans nul doute la traduction de la Bible. Ce point était important aussi bien pour les anglicans que les catholiques, quoique particulièrement crucial pour les anglicans, en raison de l'emphase protestante portée sur la lecture individuelle des Ecritures. La CMS enjoignait ainsi ses missionnaires à apprendre les langues autochtones et à traduire et disséminer la Bible⁶⁴. Cette citation tirée du journal de Watkins explicite le poids idéologique porté sur cette traduction :

The only part of my engagements which seems to afford any encouragement is that of translating the scriptures. In helping [with] this glorious work I know [...] that in time yet to come sinners will be converted in saints edified by the words of everlasting truth which God has permitted me to render into a language in which they have not as present been written.⁶⁵

En 1853, une presse est envoyée à Moose Factory par la CMS et Horden commence l'impression de livres de prières pour les Cris. A partir de 1855 il imprime également quelques portions des Ecritures en inuktitut, envoyées par Watkins alors en poste à Fort George.⁶⁶ Peck entreprendra plus tard la majorité du travail de traduction en inuktitut, et plusieurs autres livres comme les Evangiles seront publiés.

⁶¹ Harper : 1985, 150-151.

⁶² < c b l l a s e s correspondent aux consonnes finales *p, t, k, g, m, n, s, l, j, v* et *r*. D'après le syllabaire modifié par Horden et Watkins, 1865 (Harper : 1985, Illustration 5).

⁶³ Voir chapitre I, p. 16.

⁶⁴ Banks : 1984, 69.

⁶⁵ Février-Mars 1854.

⁶⁶ Harper (1985, 146) remarque que, en raison de la connaissance limitée de l'inuktitut par Watkins, ces premières traductions étaient en fait probablement des translittérations en syllabique de traductions du Nouveau Testament par les frères moraves dans le dialecte du Labrador.

La distribution de livres sera ainsi un mode d'évangélisation anglicane⁶⁷, et particulièrement des populations nomades qui ne restaient que temporairement en contact avec les missionnaires. Il ne faut pas oublier en effet que la mission anglicane de Peck se trouvait tout à fait au sud du territoire inuit et que la chrétienté s'est pourtant propagée bien au-delà de ce territoire, avant l'ouverture de nouvelles missions. Ainsi, il était possible que des Inuit qui n'avaient jamais été en contact avec des missionnaires sachent lire et connaissent plusieurs thématiques chrétiennes. L'enseignement du syllabique s'effectuait à travers la Bible qui devenait le premier livre de lecture inuit : sur les premières pages figurait une copie du syllabaire.⁶⁸

Ce sont souvent des prosélytes autochtones qui relayaient le message missionnaire, et enseignaient la lecture, hors du territoire couvert par les missions. Cet état de fait découle en partie de la politique de la CMS qui demandait à ses missionnaires de former des leaders autochtones, afin qu'ils puissent graduellement s'occuper du travail d'évangélisation.⁶⁹ Les Inuit qui ont plus particulièrement aidé Peck, et qui sont cités dans ses écrits sont Neppingerok, Apakutsuk, Thomas Fleming, Joseph Ratyurok, Mary Arnaso, John Angatausage, Henry Oochungwak, John et Moses Molucto.⁷⁰

La question de l'introduction de l'écriture doit donc tenir compte de ce cadre particulier. Il est vrai que ce sont les missionnaires qui ont en premier alphabétisé et évangélisé les Inuit, mais il est évident que l'alphabétisation comme

⁶⁷ A partir de leur installation dans les années 1930, les catholiques critiqueront cette méthode anglicane de distribution des Bibles. Pour reconverter des Inuit anglicans au catholicisme, la première méthode adoptée par les oblats était ainsi de chercher à se réappropriier ces livres. (Laugrand : 2002, 324).

⁶⁸ Laugrand : 2002, 209. On peut faire un lien entre cette remarque et la discussion de Duranti et Ochs (présentée au chapitre 1) sur l'introduction de référents exogènes en même temps que celui de l'abécédaire dans un village de Samoa.

⁶⁹ Comme le montre cet extrait d'une lettre de la CMS envoyée à Peck, qui lui décrit ses obligations futures : "In addition to your first work of seeking under God to bring poor Esquimaux with whom you are brought in contact to a knowledge of the Gospel, the Committee hopes that you will keep prominently before you, to be realized in God's good time, the translation of the Holy Scriptures into the Esquimaux tongue, and the raising up of native teachers not only for their fellow countrymen among whom they are living, but also for those scattered along the opposite coast of Hudson's Bay and further westward along the edge of the Arctic Sea." Cité dans Evans : 1984, 59.

⁷⁰ Cités par Laugrand : 2002, 86-87.

l'évangélisation ont dépassé ces premiers contacts et se sont poursuivies pendant un temps sans la participation des missionnaires.⁷¹

1.3 Adoption de la nouvelle religion et de l'écriture

La présence des missionnaires au Nunavik a été plutôt bien acceptée par les Inuit. Plusieurs facteurs peuvent expliquer la raison de cette bonne entente. Les missionnaires faisaient leur possible pour apprendre la langue et adopter le mode de vie inuit (comme le leur conseillait leur hiérarchie). Laugrand (2002, 268) parle d'un processus d'enculturation des missionnaires. Les interactions entre missionnaires et inuit auraient été accompagnées de mimétisme entre ces deux groupes.

De plus, l'autorité du missionnaire pouvait être rapprochée de celle du leader familial, une figure importante de la société inuit⁷². Celui-ci était écouté par les autres membres de la famille en raison de son expérience et de ses compétences. Là où l'évangélisation s'effectuait sans la présence des missionnaires, ces leaders pouvaient effectuer des conversions familiales. Il faut citer également un autre prosélyte moins attendu dans le rôle de promoteur du christianisme, le chamane :

Dans les zones de contact indirect ces deux figures de l'autorité sont les principaux protagonistes du prosélytisme puis de la conversion. En effet ce sont bien le chamane et le leader, ces deux figures étaient souvent les mêmes, qui, avant l'arrivée des missionnaires, organisèrent les premiers rites de conversion.⁷³

La facilité avec laquelle le christianisme s'est répandu et a été prêché sans les missionnaires, découle de plusieurs facteurs. Entre l'ancienne et la nouvelle religion ont été établies certaines correspondances⁷⁴ culturelles, d'autant plus que la communication en langue inuit permettait un glissement sémantique en ce qui concerne certains concepts. Dans la religion chrétienne comme dans le

⁷¹ La naissance de mouvements prophétiques illustre cette circulation des idées et des Bibles. Au Nunavik, deux mouvements prophétiques sont documentés, Kangiqsuq en 1920 et Tasiujaq en 1931. Ces mouvements prophétiques se retrouvent chez des groupes qui ne sont pas en contact direct avec des missionnaires, mais toujours sous l'influence anglicane. Contextualiser ces événements est un processus complexe, mais un des éléments déclencheurs semblent avoir été la distribution de Bible et son association au message anglican de fin du monde. (Laugrand : 2002, 391-392).

⁷² Laugrand : 1997, 123.

⁷³ Ibidem : 457.

⁷⁴ Correll (1974, 311) propose quelques unes de ces correspondances.

chamanisme, par exemple, il s'effectue une communication avec des esprits (esprit saint et esprits animaux). Dorais (1996, 176) remarque que des formules magiques étaient utilisées par les Inuit : « ces formules consistaient en fragments de vieilles chansons, ou en phrases au sens obscur, recueillies dit-on à l'époque où les animaux parlaient. ». Ces formules devaient permettre d'obtenir certaines faveurs des esprits. La prière introduite par les missionnaires semblait de la même façon offrir « un accès privilégié et manifestement très efficace aux puissances surnaturelles »⁷⁵.

Ainsi, sans mésestimer la complexité du processus de conversion, on peut avancer que le pragmatisme inuit⁷⁶, tout comme la capacité d'innovation de la religion chamanique, ont facilité l'adoption du christianisme. Il s'effectuait, en quelque sorte, un changement religieux en vue de plus d'efficacité : « dans plusieurs régions de l'Arctique (...) circulait aussi la conviction selon laquelle la nouvelle religion (ukpirniq) s'avérait moins contraignante et plus forte (sanngijuj) que le chamanisme.⁷⁷ » L'aspect contraignant de l'ancienne religion était particulièrement important pour les chamanes eux-mêmes qui étaient avant tout les serviteurs de leurs esprits auxiliaires⁷⁸, des forces qui pouvaient les pousser à faire le bien comme le mal. On voit ainsi pourquoi favoriser une alliance avec un esprit visiblement plus puissant et moins dangereux ait pu être attractif pour les chamanes.

La nouvelle religion s'accompagnait pourtant d'un élément vraiment inédit, elle était écrite. Religion et écriture étaient joints de façon systématique par l'enseignement des missionnaires. Le journal de Peck est parsemé de passages qui montrent clairement ce lien :

Had the Esquimaux with me about 6 hours. I taught them the principals of christianity, also the syllabic characters, in the acquisition of them some show great aptitude. I am glad to say many of this party (although they have only been at Little Whale River for 5 days) can read portions of their books, and all of them are in a position to go with the reading by themselves.⁷⁹

⁷⁵ Laugrand : 1997, 649.

⁷⁶ Selon Laugrand (1997, 76) une des valeurs coutumières de la société inuit est celle de flexibilité et de capacité d'adaptation.

⁷⁷ Laugrand : 2002, 443.

⁷⁸ Laugrand : 1997, 98.

⁷⁹ Journal de Peck, mars 1879.

L'adoption de ce nouveau mode de communication semble avoir été rapide. Peck remarque à plusieurs reprises dans ses journaux que certains Inuit sont très avides d'apprendre le syllabique et de recevoir des livres. En 1884, Peck avait effectué un voyage à Fort Chimo (sud de la baie d'Ungava) et enseigné pendant quelques semaines aux Inuit. Un frère morave avait visité à nouveau ce poste quelques années plus tard et son témoignage est rapporté dans une lettre adressée à Peck : « Tous les Esquimaux, même les plus âgés, apprennent à lire et à écrire en caractères syllabiques et vos extraits de la Bible et du Catéchisme sont très appréciés ». ⁸⁰

Dès 1878 (deux ans après le début de ses contacts avec les Inuit) Peck qui s'était rendu à Moose Factory reçoit des lettres d'Inuit de Little Whale River. ⁸¹

La diffusion de l'écriture semble avoir beaucoup profité de la circulation des ouvrages religieux et d'un enseignement de « proche en proche ». Les témoignages laissés par les missionnaires et autres voyageurs dans l'arctique concordent sur le fait que la lecture et l'écriture ont été des pratiques adoptées très rapidement par les Inuit.

2. Ecritures inuit et idéologies linguistiques

2.1 Les pratiques orales et l'écriture

Comment comprendre l'appropriation rapide de ces pratiques linguistiques par les Inuit ?

L'écriture, dans l'enseignement des missionnaires, était encadrée d'autres pratiques qui mettaient plus particulièrement l'accent sur l'oralité. Horden décrit la tenue d'un de ses services avec les Esquimaux :

The service was commenced by singing a hymn ; reading followed, then prayer, the Lord's Prayer being repeated aloud by all ; singing again ; then a long lesson on the 'Syllabarium,' i.e. the system of reading by syllables, without the labour of spelling. They were then instructed in Watt's First Catechism, and another hymn completed the service. ⁸²

⁸⁰ Cité dans Harper : 1983, 14.

⁸¹ Laugrand : 2002, 76.

⁸² Batty : 1893, 44.

Les petits livres distribués par les missionnaires comprenaient des extraits des Écritures, de catéchisme mais également des hymnes.⁸³ Il est possible que ces différents types d'écritures aient été finalement perçus de façon très semblable. Le journal de Peck montre par exemple que certains Inuit du Québec pouvaient réciter des passages de leur livre religieux : « they show marked attention when God's word is read (...) some of them know parts of their little books by heart. »⁸⁴

En tout cas, les activités chantées semblent avoir été très séduisantes pour les Inuit⁸⁵ : « The Esquimaux are very fond of singing. »⁸⁶ Dorais (1996, 174-176) remarque en effet que les chants sont un volet important de la littérature orale inuit. Ils étaient pratiqués par tous, et semble-t-il accompagnaient la plus grande partie des activités. Tous utilisaient également les formules magiques, la plupart du temps chantées et les chamanes connaissaient certains chants particuliers pour communiquer avec leurs esprits auxiliaires.

Même si l'on ne peut affirmer que l'enseignement du syllabique en tant que tel était une activité chantée, c'était sans nul doute une activité orale. Peck présente cet enseignement ainsi :

We found it wise to adopt the Syllabic characters as a means of teaching the Eskimo to read and write...The characters are simple and euphonic and we found that the Eskimo could soon learn the signs by rote, and then teach each other in their hunting-grounds...⁸⁷

Cette lettre de Peck de 1919 présente son action sur la terre de Baffin. Néanmoins, il est fort possible que cette méthode ait déjà été utilisée au Québec arctique.

Il semble alors très probable que les premières pratiques de la lecture, sur laquelle les missionnaires mettaient plus d'accent que sur l'écriture, avaient un lien intrinsèque avec tout un répertoire de pratiques orales, aussi bien

⁸³ "How my poor Esquimaux are very badly off for spiritual food, we have only got a small book containing five hymns and only two prayers, together with a few fragments of God's holy words." Journal de Peck, août 1879.

⁸⁴ Journal de Peck, février 1879.

⁸⁵ Laugrand (1997, 460) remarque "La musique a donc joué un rôle majeur dans la réception et l'on peut facilement souligner qu'un parallèle est évident à ce niveau. Avant le christianisme en effet, les chants, danses et la musique occupèrent déjà une place privilégiée au sein des activités cérémonielles."

⁸⁶ Journal de Peck, juin 1879.

⁸⁷ Evans : 1984, 62. (Lettre de Peck, 1919)

missionnaires⁸⁸ qu'inuit. Il est tout à fait concevable ainsi que l'écriture a été englobée et réinterprétée dans cette idéologie linguistique tournée vers l'oral.

Si toutes les activités missionnaires mettaient plus particulièrement l'accent sur la lecture (et elle était systématiquement enseignée, même si les Inuit restaient peu de temps près des missions), on a vu cependant que dès 1878 les Inuit écrivaient des lettres à Peck. Il semble que cette activité ce soit grandement développée, au Québec comme ailleurs, et qu'elle ait été l'activité écrite la plus courante et la plus importante⁸⁹ :

Dans le Sud-Baffin, des lettres écrites par des Inuit aux missionnaires datent de 1901. Peck chercha à comprendre cette passion pour l'écriture : « I have heard one remark that « letters are just the same as people » for although they cannot see the writer still his mind is the writing ». Il est vrai que ces lettres demeuraient profondément marquées par le sceau de l'oralité.⁹⁰

Presque un siècle après les premières lettres envoyées à Peck, Dorais (1996, 185) confirme l'importance de ces échanges épistolaires en syllabique au Nunavik, notamment en raison de l'éloignement des groupes :

Lors de mes premiers séjours sur le terrain, dans la deuxième moitié des années 60, toute personne voyageant entre les villages et les camps de chasse, ou d'un village à l'autre, se voyait généralement confier des lettres écrites en syllabique qu'on envoyait à des parents ou à des amis. La généralisation des communications radiophoniques (entre villages et camps) et téléphoniques a presque complètement fait disparaître cette habitude.

Lectures religieuses et échanges épistolaires paraissent ainsi les deux activités les plus importantes pratiquées après l'introduction de l'écriture. Toutes deux entretiennent des liens intrinsèques avec des pratiques orales. En cela l'expérience des Inuit du Québec semble porter des similarités frappantes avec d'autres expériences d'*incipient literacy*, présentées dans le premier chapitre.

L'association des pratiques orales et de l'écriture semble toujours aujourd'hui être un domaine prolifique, surtout en comparaison avec une tradition littéraire extrêmement limitée :

⁸⁸ On peut faire un rapprochement avec les remarques de Keller-Cohen (1993, 292-293) sur le lien entre l'oralité et les pratiques d'écriture et de lecture en Amérique coloniale, bien que son étude se concentre plutôt sur les 17^e et 18^e siècles. "Although reading and writing were not perceived as constituting an integrated set of skills, colonials were taught that each was related to speaking. It was commonplace for reading to take place orally so that the line between reading and speaking was blurred... The many orally based genres of the period also reflected the importance of the spoken word. Sermons, prayer books, plays, and songbooks were widely purchased in the 17th and 18th centuries."

⁸⁹ Les auteurs remarquent également que les Inuit écrivaient parfois des journaux intimes ou notaient les dates importantes (décès, naissance).

⁹⁰ Laugrand : 2002, 209-210.

En fait, la production écrite en inuktitut est plus journalistique que littéraire, et c'est ailleurs qu'il faut chercher la vraie créativité ; dans la chanson par exemple, qui, comme on l'a vu au chapitre précédent, joue un rôle important dans l'Arctique canadien, ou dans la production radiophonique autochtone, abondamment présente dans tous les villages.

En un sens donc, la littérature inuit contemporaine du Canada perpétue une tradition ancienne : intérêt pour la transmission de récits et d'informations diverses ; utilisation du chant en tant que moyen d'expression privilégiée.⁹¹

2.2 L'écriture, un savoir traditionnel

La question de l'association de l'écriture à des pratiques linguistiques bien ancrées dans la société inuit est un point très important. L'enseignement et la pratique du syllabique semblent en effet avoir été inclus dans la catégorie des savoirs traditionnels.

Cette affirmation peut paraître paradoxale. Pourtant l'écriture s'est propagée sans l'intervention directe et constante des missionnaires. Il existe également plusieurs témoignages qui montrent que dès leur plus jeune âge les Inuit apprenaient le syllabique de leurs aînés⁹². Au même titre que d'autres savoirs, il s'agissait d'une expérience pratique de répétition avec les plus âgés, qui impliquait l'utilisation constante des livres religieux.⁹³

Un autre élément qui soutient ce rapprochement est l'étude des mots se rapportant à l'écriture. Therrien (1990) explore ce champ sémantique au Nunavik et lie l'écriture aux autres traces produites ou identifiées par les Inuit : marques de couture⁹⁴, tatouage et surtout empreintes⁹⁵. Certains mots montrent la correspondance entre la trace sur le papier (écriture) et la trace sur la neige (empreintes d'animaux, de traîneaux...)⁹⁶. Le terme *atuaqpait* signifie par

⁹¹ Dorais : 1996, 199.

⁹² Harper : 1983, 26.

⁹³ Cette remarque peut être mise en parallèle avec les résultats des études de Shearwood sur l'utilisation du syllabique à Igloolik (présenté au Chapitre I). Les aînés de la communauté sont en effet dépositaire du savoir d'un syllabique "traditionnel" appris avant la sédentarisation, probablement par les moyens exposés ci-dessus.

⁹⁴ On peut citer ce témoignage, particulièrement explicite sur les liens entre couture et écriture, d'une femme Yupik, Marie Meade (1990, 230) : « One of the significant pieces of our culture that still remains is a fancy parka. The parka is like a book. It tells a story. In our non-writing society the designs and symbols on a parka are our way of writing pertinent and important information. They are our way of connecting not only with each other, but with our environment and our world. »

⁹⁵ Le titre d'un des magazines publiés par l'Avataq Cultural Institute (organisme culturel du Nunavik) s'appelle *Tumivut* ce qui signifie "la trace de nos pas".

⁹⁶ L'esthétique même de l'écriture syllabique semble avoir favorisé ce rapprochement. *Qaniujaaqpait* (syllabique) signifie "il avance à plusieurs reprises en faisant à chaque fois de petits

exemple à la fois « il suit les traces au sol » et « il lit les mots d'un texte, il les répète », sur le radical *atu(q)* « utiliser, se servir de », et la composition *atuaq* « suivre, lire » (idée d'efficacité présumée d'un mouvement spatial répété)⁹⁷.

Il est particulièrement intéressant de remarquer que la trace, contrairement à ce que l'on pourrait croire, implique à la fois un lien visuel et sonore (bruit de pas par exemple), de la même façon que l'écriture (avec la lecture à haute voix).

Tous ces éléments impliquent ainsi que :

L'écrit s'intègre parfaitement dans le vaste réseau de l'expérience des techniques de marquage qui se réalisent sous la forme d'un repère provisoire ou de traces permanentes dans leur double aspect fonctionnel et symbolique, le symbolique ayant, pour les Inuit, une assise matérielle spatialisée ainsi que l'exprime le syntagme *s'y* référant et qui souligne le « sens », la « direction » donnés : *tukiaqtitautsuni* « le faisant avoir un sens, une direction » soit un sens symbolique.⁹⁸

L'écriture est ainsi commodément insérée dans le répertoire des pratiques linguistiques et culturelles inuit. Elle est un nouvel élément, mais un élément qui n'a pas révolutionné les idéologies existantes.

2.3 Ecriture et assimilation : un discours plus que centenaire

Cette appropriation n'a cependant pas été convenablement évaluée par certains décideurs non-inuit, notamment en ce qui concerne le choix de l'utilisation de caractères syllabiques ou romains pour écrire l'inuktitut.

L'alphabétisation des populations autochtones était accompagnée d'un discours assimilationniste. Ce discours ne venait pas vraiment des missionnaires eux-mêmes, mais plutôt de tous ceux qui possédaient un certain recul sur cette expérience de colonisation, notamment les supérieurs hiérarchiques des missionnaires. On retrouve ainsi souvent l'opinion, exprimée clairement ou plus subtilement, que l'adoption de l'alphabet latin par les populations autochtones est plus souhaitable que celle d'un syllabique.

Cette citation, tirée d'un ouvrage datant de 1892 intitulé « The Indians of Canada : their manners and customs », est particulièrement édifiante à cet égard. Après une présentation brève du syllabique de Evans, l'auteur explique que ce

sauts", alors que *Qaliujaappait* (alphabet latin) signifie "il fait à plusieurs reprises des chevauchements/il empile des choses de façon répétée". Therrien : 1990, 49.

⁹⁷ Exemple présenté dans Therrien : 1990, 43.

⁹⁸ Ibidem, 47.

système a été adapté aux langues « Eskimo ». Il s'écarte ensuite de la narration historique et s'attarde à commenter l'utilisation des systèmes syllabiques :

These systems are highly beneficial to the people when they are isolated, but when they are in close proximity to the haunts of the white man, they hinder in the progress made toward true civilization, as they prevent the growth of ideas, and lead not to the important duties of citizenship. The syllabic systems have, however, proved to be a most important factor in elevating the people, and leading them to grander conceptions of truth and God.⁹⁹

Les missionnaires anglicans n'étaient eux-mêmes pas tous de prime abord convaincus de la nécessité du syllabique. Watkins a utilisé par exemple une orthographe romaine dans ses premiers contacts avec les Inuit. Anderson, l'évêque de Horden et Watkins était au départ également réticent quant au syllabique de Evans.¹⁰⁰

L'adoption du syllabique a été, cependant, facilitée pour deux raisons. Le syllabique réduisait le nombre de caractères utilisés par rapport à un alphabet, et ceci s'est avéré un grand avantage en raison du caractère agglutinant des langues amérindiennes et du caractère polysynthétique de l'inuktitut. Le syllabique permettait une écriture plus condensée.¹⁰¹ Également, plusieurs auteurs soulignent la facilité avec laquelle le syllabique était appris, ce qui est certainement la conséquence du petit nombre de caractères : seulement neuf caractères à orienter de quatre façons différentes.

Si les différents représentants de l'Église ont été convaincus finalement des avantages de l'utilisation d'un syllabique, ce débat sera à nouveau d'actualité après la seconde guerre mondiale, avec l'intervention du gouvernement.

L'élément déclencheur de ce regain d'intérêt pour une orthographe latine est la présence plus affirmée des gouvernements fédéral puis provincial sur ce territoire du Québec Arctique.¹⁰² Le gouvernement fédéral cherche à communiquer plus « efficacement » avec tous les Inuit canadiens et s'intéresse à

⁹⁹ Maclean : 1892, 253.

¹⁰⁰ Harper (1985, 142) cite ce passage d'une lettre d'Anderson écrite en 1849 : "The Wesleyans... have, very unfortunately... adopted a new character, the invention of the late Mr. Evans... He used, if I am rightly informed, four leading characters. By turning these to the right hand or the left, or placing them upwards or downwards, they made sixteen letters: these, with some points and accents, complete the alphabet. A few of the Indians can read by means of these syllabic characters; but if they had only been taught to read their own language in our letters, it would have been one step towards the acquisition of the English tongue."

¹⁰¹ Harper: 1985, 143.

¹⁰² Voir Chapitre II.

la création d'une écriture standard. Deux écritures pour les langues inuit restent en usage au Canada, le syllabique et un alphabet latin, chacune d'entre elles connaît plusieurs variantes et des orthographe parfois fantaisistes.¹⁰³ Un nouveau standard en écriture romaine est préparé par deux linguistes engagés par le gouvernement fédéral.

Ces travaux sur une écriture standard sont contemporains des premiers travaux de publications des fonctionnaires d'Ottawa à l'intention des Inuit. Deux livres chercheront à transmettre un enseignement cette fois-ci séculier. En 1947 paraît *The Book of Wisdom for Eskimo* en syllabique et en anglais. En 1964 est publié un autre livre le Q-book ou *Qaujivaallirutissat*. Ce livre de 300 pages se voulait aussi livre d'alphabétisation¹⁰⁴ car outre l'anglais et le syllabique inuktitut, il est traduit dans cette nouvelle écriture romaine standard pour l'inuktitut.

Dans le travail des deux linguistes qui ont préparé ce standard on retrouve les derniers avatars d'un discours assimilationniste, ceux-ci avec un vernis scientifique. Tous deux (Lefebvre : 1957, et Gagné : 1962) choisissent une écriture en caractères romains plutôt que syllabiques pour l'inuktitut sur des critères difficilement acceptables.

L'unification de l'orthographe des Inuit du Canada avec celle des Inuit du Groenland est le but ultime du travail de Lefebvre. Selon lui, cette unification est souhaitable car le Groenland dispose d'une riche tradition écrite. On peut voir la teinte évolutionniste dans sa présentation de la différence entre cultures à traditions orales et écrites :

It is a well-known fact, in the history of mankind, that the development of intellectual culture is embodied in the literatures, and the literatures are conditioned only by the perfection and unity of writing means...¹⁰⁵

Because language is a reflection of civilisation, a system of writing will consequently be a vehicle of culture, which embodies the essence of a language. Therefore, the perfection of an orthography has a direct bearing on the spiritual life of a people.¹⁰⁶

¹⁰³ L'orthographe romaine ne faisait par exemple pas de distinction entre les phonèmes /k/ et /q/ et utilisait parfois cinq voyelles a, e, i, o, u, alors qu'il n'existe que trois phonèmes vocaliques. Le syllabique était phonétiquement plus juste, mais les finales étaient peu utilisées, ce qui pouvait entraîner des confusions entre des mots.

¹⁰⁴ Harper : 1983, 44.

¹⁰⁵ Lefebvre : 1957, 2.

¹⁰⁶ Idem.

Il serait ainsi nécessaire de choisir une écriture latine, similaire à l'écriture du Groenland, et de « sacrifier » les différences locales, afin de standardiser les écritures. La création de liens est souhaitable car les Groenlandais sont « the most successful group of the Eskimo family¹⁰⁷ ». Gagné soulignera également l'importance de faciliter des liens culturels avec le Groenland qui « dispose d'une littérature considérable ».

La question de l'unification est d'autant plus importante que ces linguistes considèrent avant tout les communautés inuit au sein d'une unité territoriale canadienne. La recherche d'une identité culturelle commune dans les frontières de ce territoire, par le développement notamment d'une littérature inuit, est ainsi vue comme un élément crucial de l'unification. Pour Lefebvre, la standardisation de l'écriture permettrait en dernier lieu la standardisation des dialectes (sur le modèle de la langue d'oïl en France). Gagné abandonnera l'idée d'une unification des dialectes mais suggère que les groupes minoritaires doivent adopter les conventions orthographiques de la langue de « civilisation ». Il cherche également, par l'utilisation d'une écriture latine, à faciliter la communication entre les Inuit puis entre les Inuit et les Blancs. L'unification inuit semble ainsi la première étape de l'assimilation de ces populations.

Enfin, dans une perspective plus linguistique, Lefebvre et Gagné s'entendent pour placer les écritures dans une échelle d'évolution, et reconnaissent plus de vertus à un alphabet qu'à un syllabique.

L'un comme l'autre se sont mépris sur l'appropriation culturelle du syllabique, car ils ne concevaient pas l'attachement des Inuit à une écriture introduite si récemment et par des Blancs. Ces travaux resteront lettre morte malgré la publication du Q-book. Ce nouveau standard en caractères romains a été mal accueilli par les missionnaires eux-mêmes qui refusaient de changer leurs habitudes, et peu enseigné par le gouvernement qui tournait son effort non vers l'alphabétisation en inuktitut des adultes, mais vers celle en anglais des enfants.

¹⁰⁷ Ibidem, 1.

3. Un syllabaire pour le Nunavik : débats et évolutions technologiques autour de la standardisation

3.1 Une orthographe double pour tous les Inuit canadiens ?

Ces efforts de standardisation précèdent de quelques années l'arrivée sur la scène politique de la première génération d'Inuit bilingues et scolarisés¹⁰⁸. Selon Shearwood (1998, 184), c'est grâce à cette génération qui se bat pour la reconnaissance des langues vernaculaires que le débat sur la standardisation de l'écriture sera repris par les Inuit eux-mêmes. Cette standardisation était rendue nécessaire en raison de l'introduction des langues inuit dans le domaine scolaire.

L'impulsion pour la réforme du syllabique est donnée en 1970 à partir du Keewatin. Au cours d'une réunion sur la rédaction des livres scolaires, plusieurs réformes sont proposées, notamment l'abandon de la colonne /ai/ et la création de deux nouvelles rangées pour /q/ et /ŋ/.¹⁰⁹ En 1974, L'Inuit Tapirisat of Canada¹¹⁰ reçoit des fonds ministériels pour créer une commission linguistique. Cette association effectue alors une grande consultation sur la standardisation dans toutes les régions inuit du Canada. À partir de cette consultation, il est décidé de créer une orthographe « double » standardisée, c'est-à-dire de standardiser à la fois le syllabique et l'écriture romaine, en raison de l'attachement des Inuit à l'un ou à l'autre en fonction de leur région d'origine. L'orthographe double est prête dès 1976, caractères syllabiques et romains sont mis en correspondance, ce qui facilite la transcription. Les travaux d'impression scolaires, légaux et gouvernementaux sont facilités par cette standardisation.

Le nouveau syllabaire préparé par la commission prévoit surtout la suppression de la colonne /ai/ (afin que le syllabaire ne figure que les voyelles phonémiquement distinctes), la création de trois nouvelles rangées pour /q/, /ŋ/ et /ʔ/¹¹¹ (présent dans certains dialectes) et une utilisation plus systématique des finales.

¹⁰⁸ Voir chapitre II.

¹⁰⁹ Harper : 1983, 49.

¹¹⁰ Voir Chapitre II.

¹¹¹ Le signe ʔ est utilisé pour /q/, ʔ pour /ŋ/ et ɛ pour /ti/.

La suppression de la colonne /ai/ a permis une adaptation plus facile à l'outil informatique. En effet, en parallèle de ces travaux était mise au point par IBM la première machine à écrire électrique en syllabique¹¹². Il était ainsi nécessaire de réduire le nombre de symboles, en raison de la limite du nombre de caractères imposée par cette nouvelle technologie. Quelques années plus tard apparaîtront les premiers ancêtres des ordinateurs, et des machines à traitement de textes furent capables de transcrire automatiquement un texte en syllabique en caractères romains et vice-versa.

La réception de ce système d'écriture souligna cependant les limites d'une telle entreprise. Le Keewatin l'a accepté tel quel, ce qui n'est pas le cas de plusieurs autres régions. Le Labrador, quant à lui, a carrément refusé l'utilisation du nouveau standard. Il semble que cette initiative, malgré un effort de concertation préalable et l'implication de représentants de toutes les régions inuit, ait pu souffrir des précédents essais de standardisation effectués par le seul gouvernement. Plusieurs personnes associaient la nouvelle orthographe avec une volonté d'uniformisation des dialectes, ou bien avaient peur de l'imposition des caractères romains¹¹³. Également, cette initiative des nouvelles générations inuit, des linguistes et du gouvernement fédéral remettait en cause l'autorité des missionnaires et des aînés inuit sur l'écriture en langue inuit¹¹⁴. Outre cette remise en cause, toute évolution de l'écriture pouvait être refusée par les croyants : « Some people assumed it (l'écriture syllabique) was God-given... To change it, it was blasphemous to many people.¹¹⁵ »

3.2 Un syllabaire pour le Nunavik : Ai Pai or not Ai Pai ?

Au Québec Arctique, la nouvelle orthographe double a été également mal acceptée. Dorais (1996, 189) explique cet accueil : « le standard d'Inuit Tapirisat fut perçu par plusieurs comme une nouveauté imposée par les gens des Territoires du Nord-Ouest. »

¹¹² La première machine à écrire ordinaire équipée du syllabique date de 1917. Elle avait été créée par un missionnaire au Keewatin. (Shearwood : 1998, 175)

¹¹³ Harper : 1983, 65.

¹¹⁴ Shearwood : 1998, 189-190.

¹¹⁵ Josie Kusugak dans le document audiovisuel "Finding our talk".

Au début des années 1980 des fonds provinciaux permettent la création d'une institution culturelle exclusivement pour le Nunavik : l'Institut Culturel Avataq. Celui-ci organise dès 1981 la conférence des aînés qui suggère la création d'une commission linguistique pour promouvoir la langue inuit. Les aînés déplorent certains changements effectués à l'écriture et notamment la suppression de la colonne Ai Pai Tai.¹¹⁶ Cet aménagement, quoique phonémiquement plus exact, impliquait en effet de changer une habitude d'écriture : Ai Pai par exemple ne s'écrivait plus ∇∇ mais ◁Δ<Δ (a+i+pa+i).

Dès la première rencontre de la commission linguistique, la standardisation de l'écriture apparaît un point important. Les participant(e)s rejettent, comme les aînés, certaines modifications qui ont été apportées au système d'écriture¹¹⁷, la suppression de la colonne Ai Pai, ainsi que la création de nouveaux symboles pour des sons qui n'existent pas dans les dialectes du Nunavik¹¹⁸. En même temps, ils déplorent le manque de standardisation.¹¹⁹

Ce point de vue de Josie Unaaluk (Avataq : 1984, 84) présente enfin un problème particulièrement crucial pour la société inuit : le différend générationnel qu'entérine les différentes versions du syllabique.

Ma propre fille m'a accusé d'apprendre lentement. J'ai remarqué que le symbole « ˘ » pour le son *ng* ne se place plus de la même manière qu'avant, celle que nous avons apprise dans l'Ancien Testament. Je suis capable de lire et de prononcer des mots très bien sans utiliser des finales. Voilà à quelle vitesse je perds mon Inuttitut. Les finales ne sont plus utilisées comme elles l'étaient dans la Bible et c'est pourquoi certaines personnes comprennent difficilement leur nouvel usage.

Ces discussions autour de la standardisation du syllabique esquissent ainsi un *agenda* qui dépasse le cadre linguistique et implique des questions politiques et

¹¹⁶ Avataq : 1983, 72.

¹¹⁷ Zebedee Nungak (Avataq : 1984, 4) : "Notre système d'écriture subit des modifications tous le temps. Même les manufacturiers de machines à écrire courantes ont changé le système d'écrire inuttitut. Ils ont ajouté ou retranché des queues aux symboles sans que l'on les en empêche. Maintenant, grâce à la Commission de la langue, ce genre de situations sera contrôlé. Au point 1, vous devrez définir les buts de la Commission et, bien entendu, du système d'écriture, et c'est elle qui sera chargée, entre autres, de surveiller ceux qui s'occupent du système d'écriture inuttitut. Elle sera l'organisme à consulter pour tout ce qui touche la langue."

¹¹⁸ Avataq : 1984, 82.

¹¹⁹ Davidee Niviaxie (Avataq : 1984, 110) : "Je suis préoccupé par le système d'écriture depuis longtemps. Ça devrait être le premier projet mis en oeuvre par la Commission. Nous devrions examiner le système et décider de ce qu'il devrait être. Il faudrait corriger certains caractères syllabiques avant que les choses ne deviennent trop embrouillées. Les finales sont placées bizarrement là où elles n'ont rien à faire."

sociales. Il est question de la promotion de la différence dialectale¹²⁰, et la réconciliation de différents générationnels. Une des réponses à ces questions semble avoir été la création, quinze ans plus tard (2001) d'une nouvelle police de caractères qui réintègre la colonne Ai Pai Tai... : *AiPaiNunavik*.

3.3 Les polices de caractères : de nouveaux standards régionaux ?

La presse de Moose Factory, les machines à écrire manuelles et électriques, représentent la préhistoire de la technologie de l'écriture syllabique. A la fin des années 1980 se sont développées les premières polices de caractères syllabiques. Le Nunavut et le Nunavik ont ainsi créé leur propres polices. D'autres initiatives ont fait naître d'autres polices de caractères¹²¹. Le grand nombre de polices et l'utilisation croissante d'Internet rendait nécessaire une évolution technologique. Les polices n'étaient parfois pas compatibles entre elles, les dispositions des caractères sur les claviers diverses et le nombre de caractères reconnaissables par les ordinateurs restaient limités (128 avec le système d'encryptage de 7 bits ASCII et 256 avec le système de 8 bits ANSI)¹²².

La création d'Unicode (un système de 16 bits) a porté ce nombre de caractères à 65 000. L'évolution des capacités d'encryptage informatique des caractères avec Unicode ouvre aujourd'hui, bien plus que précédemment, l'outil informatique aux écritures non latines. Elles permettent également l'uniformisation des pratiques informatiques dans la mesure où les codes¹²³ attribués à chaque caractère sont désormais standardisés.

Avec Unicode, un standard a été créé, non seulement pour les caractères syllabiques de l'inuktitut mais également pour tous les caractères syllabiques des autres langues autochtones canadiennes. La plupart de ces caractères ont leur origine dans le syllabique créé par Evans. Le *Canadian Aboriginal Syllabics*

¹²⁰ Dans le documentaire "Finding my talk" les débats sur la standardisation sont présentés ainsi : les territoires du Nord-Ouest penseraient plutôt en terme d'une uniformisation canadienne alors que le Nunavik s'attache à la préservation des dialectes.

¹²¹ On peut lire, pour avoir un aperçu de la création et de l'évolution de ces polices de caractères jusqu'au début des années 1990, l'article "Inuktitut Syllabics and Microcomputers" (Hitch : 1993).

¹²² Voir le texte "A Brief History of Inuktitut Writing Culture" disponible sur plusieurs sites internet et notamment sur le site www.aipainunavik.com (visité en janvier 2004).

¹²³ Pour une explication très claire de ce principe on peut consulter la section *What is Unicode?* sur le site www.unicode.org (visité en janvier 2004).

Encoding Committee s'est chargé, à partir de 1990 de standardiser l'utilisation informatique du syllabique. Le maître d'œuvre de ce projet appartenait à la commission scolaire Kativik du Nunavik¹²⁴. Le projet a été mené à bien dix ans plus tard. La table¹²⁵ du syllabaire canadien contient 275 caractères.

AiPaiNunavik n'est pas la première police de caractères syllabiques créée au Nunavik, mais c'est la première qui a une version Unicode *AiPaiNunavik* (2003). De même, le gouvernement du Nunavut possède une police de caractères utilisant Unicode : *Pigiarniq*¹²⁶. On pourrait ainsi émettre l'hypothèse que les nouvelles polices de caractères, en raison de l'utilisation croissante des ordinateurs, sont devenues les nouveaux standards utilisés par les Inuit en fonction de leur région. Ceci est d'autant plus vrai pour le Nunavik car sa police de caractères diffère grandement du standard de l'écriture double. Elle supprime des caractères utilisés pour des phonèmes consonantiques qui n'existent pas au Nunavik. Et surtout elle réintègre cette fameuse colonne Ai Pai. Cette réintégration est très importante dans la mesure où elle crée une différence par rapport aux autres polices de caractères, et également parce qu'elle a préféré, dans ce cas, la réintégration d'une pratique historique à l'exactitude phonémique.

Le Nunavik ne rassemble que deux dialectes, et n'utilise que les caractères syllabiques pour écrire l'inuktitut. Il a probablement eu beaucoup moins de pression en ce qui concerne l'uniformisation de l'écriture que le Nunavut par exemple qui compte plus de dialectes et dont les habitants utilisent à la fois l'alphabet latin et le syllabique pour écrire les langues inuit. La nouvelle police de caractères du Nunavik, qui représente un nouveau standard pour cette région semble ainsi être très liée à une logique « régionale » d'affirmation identitaire et de promotion de ses propres dialectes.

Ces différentes polices de caractères soulignent que chaque région est susceptible d'avoir son propre syllabaire standard. De même, un standard pour l'écriture latine des langues inuit reste encore à accepter. La conscience de la

¹²⁴ Hitch :1993, 59.

¹²⁵ <http://www.unicode.org/charts/PDF/U1400.pdf> (visité en janvier 2004).

difficulté d'imposer ce standard a fait germer en 1979 l'idée d'un système cette fois-ci auxiliaire d'écriture standard. Maclean (1979), une linguiste d'Alaska propose un tel système pour uniformiser l'écriture de l'inupiat d'Alaska, l'inuktitut du Canada et le kalaallisut du Groenland. Trois standards ont été créé pour ces dialectes, un premier né de la réforme orthographique engagée par l'Alaska en 1972, l'orthographe double pour le Canada en 1976 et enfin le standard adopté après la réforme orthographique du Groenland en 1973. Le système proposé est qualifié d'auxiliaire car il servirait uniquement aux linguistes pour effectuer des dictionnaires comparatifs et également pour des publications qui concernent tous les Inuit. Il ne remettrait pas en cause l'utilisation des autres systèmes pour chaque région inuit. La question de la création d'un système auxiliaire a été repris depuis dans les réunions de l'ICC jusqu'à très récemment à la réunion de 2002. Même si cette création revient de manière cyclique à l'ordre du jour et semble être supportée par plusieurs leaders autochtones¹²⁷, elle paraît avoir un avenir très incertain.¹²⁸

Conclusion

Pour leurs inventeurs, les syllabiques ont été avant tout les auxiliaires du processus de conversion. Pour certains euro-canadiens ils étaient un élément malheureux, faisant obstacle au projet assimilationniste. Les échecs de la standardisation Gagné-Lefebvre ont montré qu'un processus particulièrement réussi d'appropriation de l'écriture par les Inuit ne laissait plus de place aux velléités d'interventionnisme linguistique du gouvernement fédéral.

¹²⁶ <http://www.gov.nu.ca/font.htm> (visité en janvier 2004). Pour l'instant cependant seule la version en caractère romain de Pigiarniq est utilisée, notamment sur le site du gouvernement du Nunavut. La police de caractères en syllabique est Prostyl.

¹²⁷ L'édition électronique de *Nunatsiaq News* du 27 juillet 1998 titre : « ICC¹²⁷ looks at common writing system for Inuit language. ICC leaders say Inuit must overcome their fear of losing local dialects and adopt a common writing system. » L'article rapporte l'opinion de certains dirigeants de l'ICC : un seul système est une nécessité pour une meilleure communication internationale en langue inuit, et aiderait à la promotion des langues. Ils expliquent les réticences envers ce changement par l'attachement des Inuit à leur langue et dialectes comme élément incontournable de leur identité.

¹²⁸ Voir l'article présenté en conclusion.

L'appropriation de l'écriture de doit pas être considérée cependant dans une perspective homogène englobant tous les locuteurs des langues inuit. Les utilisateurs de l'écriture romaine possèdent plusieurs standards régionaux comme ceux du syllabique. L'acceptation d'une écriture standard pan-inuit ou même pan-canadienne ne semble pas être la question focale aujourd'hui.

Le Nunavik, avec le syllabique utilisé dans AiPaiNunavik a réaffirmé l'existence d'une identité régionale, distincte notamment de celle de son grand voisin, autre utilisateur du syllabique. Les institutions du futur gouvernement autonome du Nunavik ont répondu aux défis technologiques et identitaires que posaient l'utilisation d'un nouveau standard. La question se pose désormais des réponses individuelles apportées à cette évolution des pratiques linguistiques.

IV. Pratiques individuelles et contemporaines à Montréal

Introduction

Ce dernier chapitre présente des pratiques individuelles de l'écriture par des Inuit vivant à Montréal. Les centres communautaires et les entreprises en lien avec le Nunavik ont été les lieux privilégiés pour rencontrer les participant(e)s à cette recherche. Huit participant(e)s sont originaires du Nunavik et l'analyse porte sur les discussions effectuées avec ces participants. Néanmoins trois participants non-originaires du Nunavik ont également participé à cette étude, pour permettre une récolte d'informations complémentaires.

Les discussions ont pris la forme d'entretiens plus ou moins formels. Un questionnaire a été préalablement rédigé, il comporte deux parties. La première partie, la plus dirigée, vise à établir un profil de la maîtrise des langues (inuktitut, anglais, français). La seconde partie, composée de questions ouvertes, servait à jalonner la discussion avec les participant(e)s. Les principaux thèmes abordés ont été l'histoire familiale d'apprentissage des écritures, la pratiques des écritures en fonction des générations, la pratiques individuelle du (de la) participant(e), et enfin les liens entre société inuit et pratiques de l'écrit en langue vernaculaire, à une échelle locale ou plus large.

Les résultats tirés de la première partie du questionnaire sont à interpréter avec précaution pour plusieurs raisons qui seront présentées. La maîtrise de l'inuktitut oral est perçue comme très bonne par la totalité des participant(e)s et celle de l'écrit un peu moins bon. L'utilisation à la fois de l'inuktitut et de l'anglais est la règle pour ces participant(e)s, dans tous les domaines. L'écrit en anglais est plus utilisé que l'écrit en inuktitut. L'hypothèse d'une complémentarité des pratiques orales et écrites en fonction des langues est explorée.

Les discussions effectuées avec ces participant(e)s esquissent une idéologie linguistique, qualifiée de pragmatique, qui privilégie les pratiques orales tout en reconnaissant l'importance de l'écriture en langue vernaculaire pour

plusieurs raisons, notamment identitaires. Cette idéologie minimise l'importance d'une normativité de la pratique de l'écriture en langue vernaculaire. L'utilisation du syllabique plutôt que de l'alphabet romain, et l'inconcevabilité d'un système d'écriture commun pan-inuit découlent pour plusieurs raisons de cette perception d'une prépondérance des pratiques orales.

1. Méthodologie

1.1 Lieux et modes de rencontre des participant(e)s

Avant de commencer ce travail de recherche, je n'avais aucun lien avec la communauté inuit. Le premier travail a donc été celui de recueillir des informations sur tous les lieux possibles de réunion des Inuit dans la ville. Ce travail a été effectué en grande partie avec l'aide d'internet. Très vite, les organisations que je pouvais contacter m'apparaissaient appartenir à deux groupes différents. Le premier type était constitué de centres communautaires tel le « Centre d'Amitié Autochtone ». Le deuxième groupe rassemblait des entreprises publiques ayant un lien avec le Nunavik telle la « Commission Scolaire Kativik ». Ces entreprises peuvent avoir leur bureau principal à Montréal alors que toute leur activité est tournée vers le Nord. Cet état de fait va être appelé à changer à court terme avec la création du gouvernement autonome, et un mouvement de « rapatriement » de ces bureaux au Nunavik semble être imminent.

Avec un certain recul, je qualifierais cette recherche de contact comme très exigeante. Cela a demandé beaucoup d'efforts et malgré une prise de contact assez facile, j'ai parfois trouvé une certaine réticence à la perspective de participer à un entretien. Une grande partie de la population qui fréquente les centres communautaires connaît d'abord un quotidien difficile et le sujet de mes entretiens, l'écriture inuit, ne rejoignait pas vraiment leurs préoccupations immédiates. Également, ces centres se définissent par l'ethnicité, qu'elle soit autochtone ou inuit, ethnicité que je ne partage pas. Ces remarques ne valent pas pourtant dans ma recherche de contact dans les entreprises publiques. A ce niveau-là, le refus de participer à un entretien découlait plus clairement d'un manque de temps ou d'envie.

Dans tous les cas, la persistance et un effort de rencontrer plusieurs fois les participant(e)s potentiel(le)s ont été les meilleurs moyens de passer outre ces réticences initiales.

En plus de ces entretiens j'ai essayé de récolter des informations complémentaires par plusieurs moyens. J'ai profité de mon travail bénévole dans un centre communautaire pour observer les pratiques les plus communes de l'écriture en langue autochtone. J'ai également été attentive à la présence du syllabique et de l'écriture inuit dans la ville. Enfin, j'ai écumé l'Internet, et j'ai utilisé l'ouvrage de Christensen (2003), pour me donner une idée des pages à contenu inuit, en langue inuit ou en anglais, auxquelles on pouvait avoir accès avec une connexion.

1.2 Choix des participant(e)s

Kishigami (1999 et 2001) a illustré la diversité de la population de Montréal. Avant de commencer les entretiens, se posait donc la question de la diversité du panel des participant(e)s. Ce travail de recherche était centré plus particulièrement sur les Inuit du Québec, et la majorité de mes références traitaient des Inuit du Nunavik. Était-il alors nécessaire de limiter les entretiens avec des Inuit originaires du Nunavik ? Dans mon désir d'effectuer le plus grand nombre d'entretiens possibles, j'ai décidé d'orienter mes entretiens de façon à ce que la plupart des participant(e)s soient originaires du Nunavik tout en incluant quelques entretiens avec des participant(e)s originaires d'autres régions¹²⁹. La limitation des entretiens à des personnes originaires du Nunavik m'apparaissait d'autant plus artificielle que les centres communautaires regroupaient par exemple non seulement des Inuit de différentes origines géographiques mais également Inuit et autres nations autochtones. Enfin, une telle limite m'aurait privé d'une confrontation précieuse de perspectives différentes. La distribution finale de mon panel est de huit personnes originaires du Nunavik pour trois personnes originaires d'autres lieux (deux d'Iqaluit, une née à Montréal mais

¹²⁹ J'ai également accepté de faire des entretiens avec des participants qui n'étaient pas du Nunavik, notamment quand ils pouvaient combler un manque dans mes entretiens. Par exemple, je n'ai pas réussi à effectuer des entretiens avec des étudiants du Nunavik, j'ai été d'autant plus poussé à accepter des entretiens avec des étudiants du Nunavut, quand l'occasion s'est présentée.

ayant vécu à Iqaluit). Les entretiens effectués avec des personnes non-originares du Nunavik ne sont pas inclus dans mon analyse comme tels. Ils apparaissent, et sont clairement identifiés dans la rédaction, pour discuter des résultats et réponses obtenues avec les personnes originaires du Nunavik.

J'ai cherché à obtenir une diversité maximale des participant(e)s, au niveau de l'âge et au niveau des deux sexes. Malheureusement, il m'est assez vite apparu que les entretiens étaient plus faciles à effectuer avec des femmes qu'avec des hommes. Au niveau de la diversité des âges, le grand absent des mes entretiens est la génération plus âgée, 60 ans et plus¹³⁰. Pour tenter d'expliquer cette absence, il est important de remarquer que le phénomène de migrations vers les villes est relativement récent et concerne surtout des générations plus jeunes. Il est tout simplement possible que les représentants de cette génération soient en très petit nombre dans la ville. Il est aussi possible que les lieux de rencontres que j'ai sélectionnés ne permettaient pas d'avoir accès à cette génération.

La dernière diversité que je cherchais activement est celle des occupations, pour être plus précis, je voulais rencontrer un représentant des trois classes désignées par Kishigami (1999) (étudiante/travailleuse/sans-emploi). Je n'étais pas vraiment consciente de cet élément au début de mes entretiens, mais j'ai découvert des corrélations évidentes entre certains discours et les occupations des participant(e)s.

Le tableau ci-dessous esquisse le profil des différent(e)s participant(e)s. La plupart des données comme l'âge, le travail et l'origine exacte des participant(e)s, malgré des éléments qui auraient été intéressants de discuter, ont volontairement été laissées dans le vague. La communauté inuit de Montréal n'étant pas extrêmement étendue, cela m'a parfois semblé nécessaire pour protéger l'anonymat de ces entretiens.

Participant(e)s (par origine puis par âge)	Sexe	Tranche d'âge	Originaire de	Occupation
--	------	------------------	---------------	------------

¹³⁰ Dès le départ, j'ai également restreint mon échantillon aux personnes majeures. Bien que je sois convaincue qu'ils auraient pu être très intéressants, faire des entretiens avec des personnes mineures implique un plus grand investissement pour remplir les conditions éthiques exigées.

Participant 1	Femme	20-30	Nunavik	Employée
Participant 2	Femme	30-40	Nunavik	Sans emploi
Participant 3	Femme	30-40	Nunavik	Employée
Participant 4	Femme	30-40	Nunavik	Employée
Participant 5	Homme	40-50	Nunavik	Employé
Participant 6	Homme	40-50	Nunavik	Travailleur indépendant
Participant 7	Femme	40-50	Nunavik	Employé
Participant 8	Femme	50-60	Nunavik	Employée
Participant 9	Femme	20-30	Iqaluit	Etudiante
Participant 10	Homme	20-30	Montréal	Etudiant/artiste
Participant 11	Femme	40-50	Iqaluit	Travailleuse sociale

1.3 Préparation et déroulement des entretiens

La préparation des questions à poser aux participant(e)s a débuté par l'étude attentive des questionnaires proposés par Patrick à Kuujjuarapik (1998, « Language survey » 226-236) et par Shearwood à Igloolik (1998, « Community literacy survey » 353-359). Ces deux questionnaires ont offert un point de départ précieux.

La première partie des entretiens cherche à déterminer les compétences dans les trois langues (inuktitut, anglais, français) et les domaines et fréquences d'utilisation de l'écrit. Elle me permet de mieux connaître les participant(e)s et d'adapter la deuxième partie de l'entretien. Cette deuxième partie est constituée de questions ouvertes sur quatre thèmes principaux. Le premier essaye d'établir une description de l'apprentissage et de l'enseignement du syllabique et/ou de l'orthographe romaine par les participant(e)s, leurs parents et leurs enfants, s'il y avait lieu. Le second thème s'attache aux différences perçues dans la pratique du syllabique par les différentes générations. Suit une discussion sur les pratiques personnelles du syllabique. Enfin, la dernière partie s'attache à l'importance perçue de la communication en langue vernaculaire entre les Inuit à différentes échelles locales ou globales.

La pertinence d'un premier questionnaire a été discutée avec une Inuk, qui n'a pas fait partie des entretiens. Si les thèmes de la seconde partie du questionnaire étaient assez bien définis avant d'effectuer les entretiens, les questions spécifiques ont beaucoup évoluées et variées. Il m'était nécessaire à

chaque entretien de les adapter, et également de « rectifier le tir » après quelques entretiens pour aborder des sujets qui paraissaient plus prometteurs.

Dix entretiens ont été effectués en anglais, un en français. J'avais pensé utiliser un magnétophone, mais je me suis rendue compte que plus l'entretien était informel et spontané, meilleure était la discussion. L'utilisation du magnétophone s'est arrêtée à partir de ce constat.

La durée moyenne de ces entretiens était de 40 à 45 minutes. J'ai dû effectuer certains entretiens plus rapidement en raison de conditions particulières, quand par exemple j'ai discuté avec certaines personnes sur leur lieu de travail. Il était évident alors que je devais respecter l'emploi du temps de ces personnes.

A la fin des entretiens, je montrais parfois une version du syllabaire et il s'entamait assez spontanément une discussion sur les différentes évolutions des caractères, lignes et colonnes.

2. Profils des pratiques des participant(e)s

2.1 Présentation synthétique

La totalité des huit personnes originaires du Nunavik affirment comprendre et parler parfaitement l'inuktitut. Six personnes déclarent maîtriser également parfaitement l'anglais et seulement une personne le français.

La majorité des personnes (75 %) disent très bien lire et écrire l'inuktitut. Toutes affirment très bien lire l'anglais et 75 % très bien l'écrire. La moitié des personnes n'écrivent pas du tout le français, et la majorité ne le lisent qu'un petit peu ou pas du tout.

Les trois domaines/réseaux d'utilisation des langues identifiées par les questionnaires et les discussions avec les participant(e)s sont « à la maison », « au travail » et « entre amis »¹³¹. Dans ces trois catégories, au moins la moitié des participant(e)s utilise à la fois l'inuktitut et l'anglais. Au travail, l'autre moitié des participant(e)s affirme utiliser à la fois l'inuktitut, l'anglais et le français. A la maison, 25 % utilise l'inuktitut, l'anglais et le français, 12.5 % seulement

¹³¹ Les discussions portaient sur la situation à Montréal et non dans le Nord.

l'anglais, et 12.5 % l'inuktitut et le français. Entre amis, un des répondants a affirmé utiliser seulement l'inuktitut.

En ce qui concerne la fréquence d'utilisation de l'écrit, la plupart des participant(e)s écrivent en syllabique et en anglais tous les jours, et n'écrivent jamais en français.

La totalité des personnes disent lire l'anglais tous les jours et seulement la moitié lisent l'inuktitut tous les jours. La moitié des personnes lisent le français de temps en temps.

Les domaines d'utilisation de l'écrit pré-identifiés dans le questionnaire étaient « à la maison » et « au travail ». Seul une répondante a identifié un autre domaine de l'utilisation de l'écrit en anglais « à l'église ».

Les personnes qui occupent un emploi rémunéré (6) écrivent toutes sur leur lieu de travail en syllabique et en anglais, seules deux personnes écrivent également en français. Toutes lisent l'anglais au travail, quatre l'inuktitut et trois le français.

A la maison, toutes lisent l'anglais, quatre l'inuktitut et deux le français. Seulement deux écrivent en français et en inuktitut à la maison, alors que quatre écrivent en anglais.

L'illustration graphique de ces résultats est présentée aux pages suivantes.

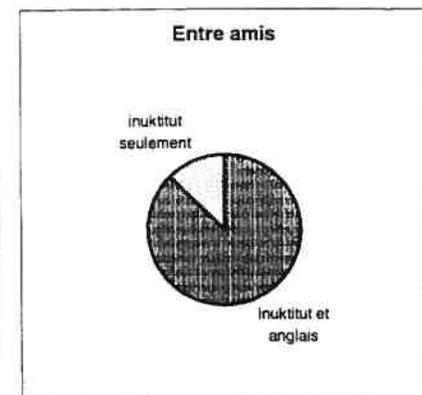
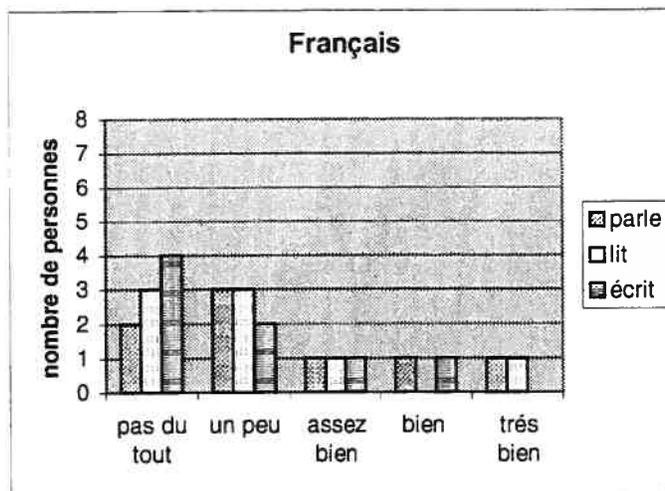
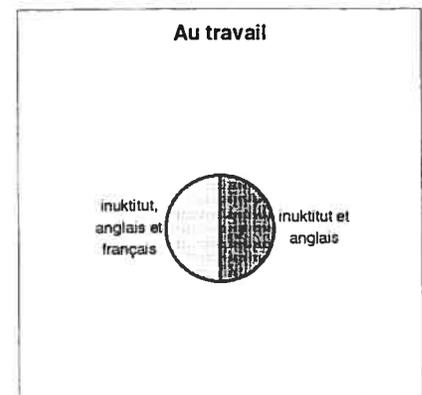
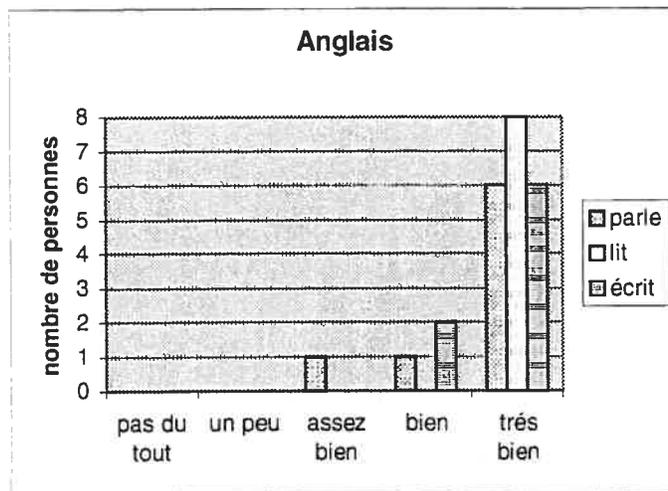
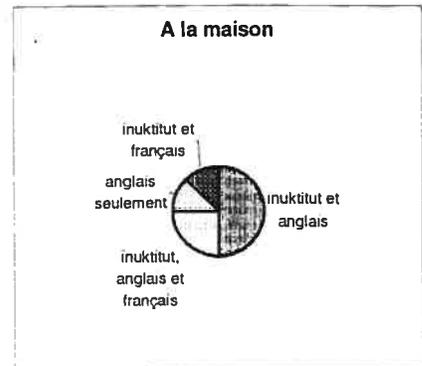
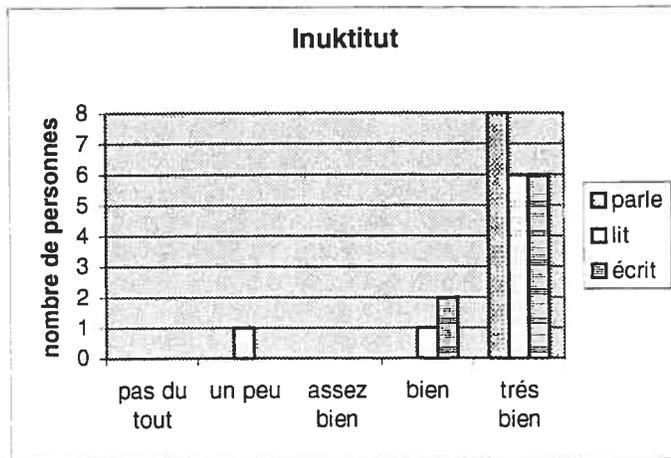


Illustration 2 : MAITRISE DES LANGUES ET DOMAINES/RESEAUX D'UTILISATION

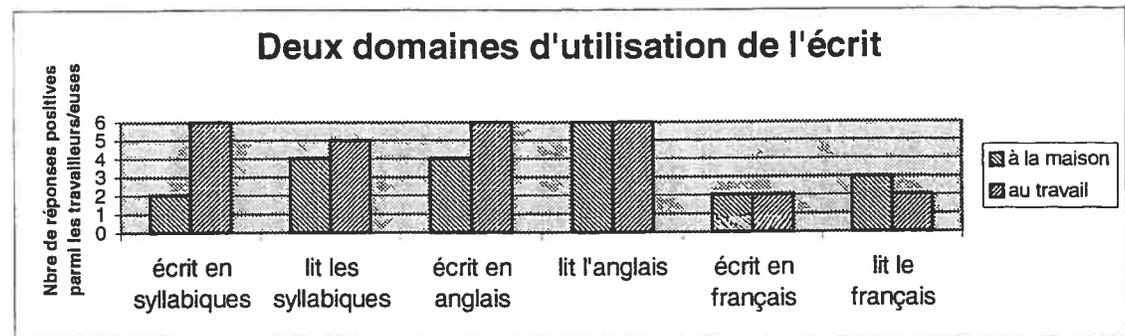
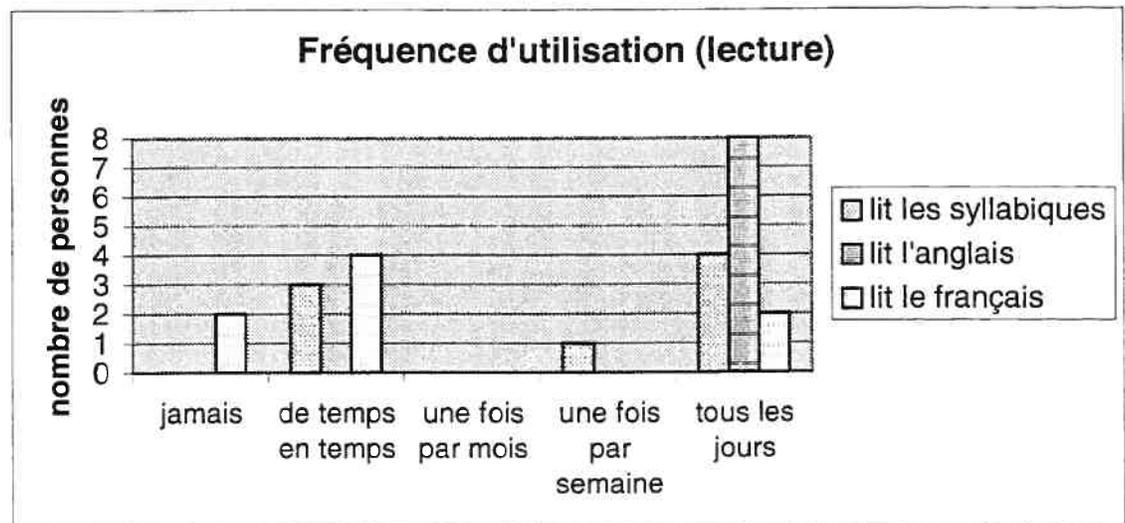
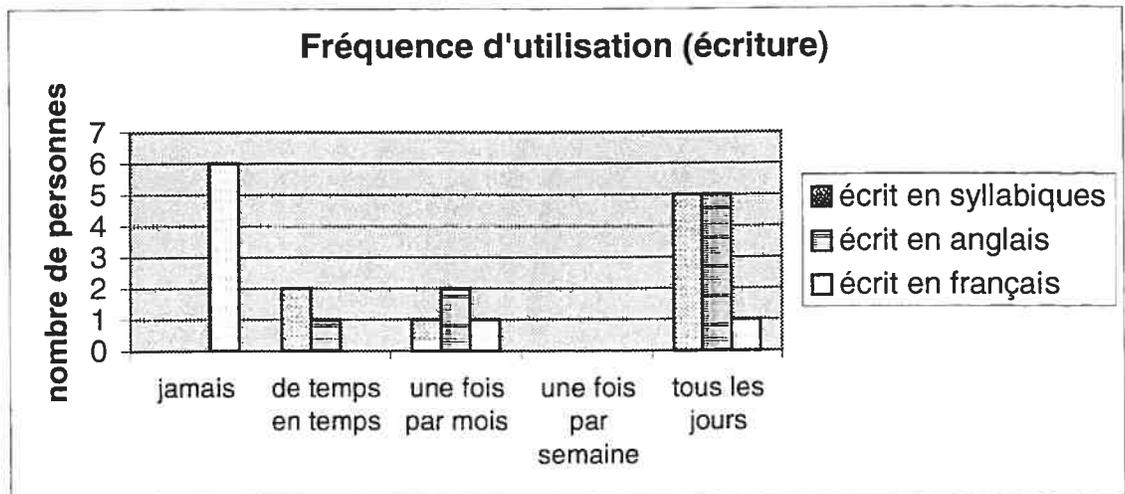


Illustration 3 : FREQUENCE ET DOMAINES D'UTILISATION DE L'ECRIT

2.2 A propos des résultats obtenus

Les résultats obtenus ci-dessus doivent être appréciés en fonction de plusieurs facteurs. Avant tout il faut bien remarquer que le nombre d'entretiens effectué est très limité, et par conséquent les résultats obtenus n'ont qu'une valeur indicative.

Tout d'abord, la totalité des personnes qui ont répondu à ces questions font partie de ce qu'on pourrait appeler une première génération de migrants à Montréal. Ils sont venus à Montréal à l'âge adulte, avec un bagage linguistique hérité de leurs années passées au Nunavik. Il est tout à fait évident que les réponses de personnes nées ou arrivées très jeunes à Montréal auraient été très différentes. A titre de comparaison, les deux personnes de moins de trente ans, non-originares du Nunavik, n'ont passé que quelques années à Iqaluit. Elles disent parler, écrire et lire très bien le français et l'anglais, et maîtriser l'inuktitut et le syllabique peu ou pas du tout.

Également, sur les huit personnes qui ont participé à ces entretiens, seulement deux n'occupent pas d'emploi rémunéré. Pour certaines questions, leur réponse diffère nettement de celles de l'autre groupe. Ces divergences seront soulignées et discutées avec plus de détails dans la section suivante.

Enfin, sur les six personnes occupant un emploi rémunéré, la totalité travaille dans une entreprise liée au Nunavik¹³². Dans le cadre de ce travail, ils doivent utiliser l'inuktitut. La travailleuse sociale originaire d'Iqaluit, par exemple, n'écrit en syllabique que de temps en temps alors que la plupart des employés travaillant dans des entreprises du Nord du Québec utilisent le syllabique tous les jours.

2.3 Discussion

En ce qui concerne les langues utilisées par les participant(e)s, l'inuktitut et l'anglais sont clairement apparus comme les deux langues importantes dans tous les domaines. Toutes les personnes interrogées étaient bilingues voire trilingues. Cette compétence partagée par tous les Inuit implique que les réponses

¹³² Beaucoup d'Inuit qui migrent du Nord vers Montréal le font pour occuper un emploi dans une de ces entreprises (voir Kishigami, 1999).

aux questions du type « quelles langues utilisez-vous à...? » se présentaient souvent comme « un mélange d'inuktitut et d'anglais ». Entre amis, l'utilisation à la fois de l'inuktitut et de l'anglais est la règle. La moitié des employé(e)s utilisent en plus le français au travail, pourtant sur ces trois personnes deux ont bien spécifié qu'elles utilisent le français seulement si nécessaire, c'est à dire si leur interlocuteur parlait uniquement le français ou si un document n'était pas traduit. Ces cas de figures semblent n'arriver qu'épisodiquement.

A la maison, le profil des langues utilisées est plus divers. Ceci s'explique par deux éléments différents. Les conjoints de plusieurs des personnes interrogées sont canadiens, anglophones ou francophones. Également, huit personnes, sur les neuf interrogées, sont parents. Conjoints canadiens et enfants entraînent une plus grande diversité des usages linguistiques à la maison. Dans une des maisonnées par exemple, le français est parlé entre le conjoint, canadien français, et les enfants. Le parent Inuk parle anglais avec le reste de la famille est très rarement inuktitut avec les enfants. Dans une autre maisonnée, le parent Inuk lit tous les jours le français, car il supervise le travail scolaire de ses enfants.

Certaines des informations récoltées dans les entretiens esquissent ainsi le profil linguistique de ce que l'on peut appeler la deuxième génération d'Inuit à Montréal. Cette génération semble avoir une plus grande maîtrise du français, et peu maîtriser l'inuktitut.

Cet état de fait a des implications en ce qui concerne la transmission de l'écriture en langue vernaculaire. Sur les sept parents interrogés, quatre affirment que leurs enfants ne savent pas du tout écrire le syllabique et deux parents qu'ils savent un peu écrire (ou que certains des enfants le peuvent, d'autres non)¹³³.

La connaissance des enfants ne reflète pas celle des parents. La majorité dit écrire et lire très bien l'inuktitut. Pourtant, il est intéressant de remarquer que les deux participant(e)s qui affirment écrire et lire l'inuktitut moins bien qu'ils ne le parlent sont justement ceux qui n'occupent pas un emploi rémunéré. Au contraire tous les participants lisent très bien l'anglais. La question qui se pose alors est celle d'une possible complémentarité des pratiques. Pour ces personnes

¹³³ La dernière personnes ne vivait pas avec ses enfants.

bilingues, l'oral est-il le médium privilégié de l'inuktitut et l'écrit celui de l'anglais ? Ceci semble plus évident dans les réponses des personnes n'occupant pas d'emploi rémunéré. On peut supposer que si un plus grand nombre de ces personnes avaient été interrogées, la complémentarité des pratiques aurait pu être plus clairement affirmée.

Pour affiner cette hypothèse, il faut souligner que la complémentarité semble se jouer plus clairement au niveau de ce qui est lu. La totalité des personnes lisent l'anglais tous les jours. Ce n'est pas étonnant dans la mesure où la diversité des lectures en anglais accessibles est bien supérieure à celle des lectures en inuktitut. D'ailleurs, la description par les participant(e)s de leurs lectures en anglais est plus variée et inclue journaux, magazines, livres et pages internet. De même, les participant(e)s affirment lire le français bien plus fréquemment qu'ils ne l'écrivent.

En ce qui concerne les pratiques des personnes qui occupent un emploi rémunéré, la comparaison de deux domaines d'utilisation de l'écrit, « à la maison » et « au travail » souligne à nouveau le fait qu'écrire en langue vernaculaire est clairement privilégié au travail. L'écrit en anglais est globalement plus fréquent, au travail comme à la maison.

Tous ces éléments dressent donc un profil de l'utilisation des langues qui met en avant l'inuktitut et l'anglais. L'écrit en langue vernaculaire semble plus souvent motivée par des exigences professionnelles, alors que l'écrit en anglais est plus largement utilisé dans tous les domaines.

3. Ecrire l'inuktitut

3.1 Pratiques orales contemporaines et impératifs identitaires : Une idéologie linguistique pragmatique

Comment est perçue l'importance de l'anglais et des écrits en anglais par les participant(e)s ?

La complémentarité des pratiques linguistiques et leur diversité sont soulignées dans les témoignages. Le bilinguisme est reconnu comme faisant partie

du répertoire communicatif inuit et n'est pas constamment dévalorisé. Les témoignages des deux participants masculins sont intéressants à cet égard.

Is it important for you that Inuit write in syllabics to their Inuit friends or to their family?
I don't know if it's really important not writing it down. People mostly use phone or email now, and when they write an email they use mostly English. Writing a letter it takes so long in syllabics, people do it mostly in English, the only people that know well how to do that are translators, people like that. (Homme 1)

Is it important for you to write to your family or to your Inuit friends in syllabics?
Not really, communication is communication. It depends. There're some people that understand it. Some people prefer to read in English.

What about all the Inuit of Quebec, it's important that they use syllabics?
Not really. They should have a choice between syllabics and English. (Homme 2)

La question « Est-il *important* d'écrire en syllabique... ? » était une question plutôt mauvaise, car involontairement ambiguë, qui a heureusement suscitée des réponses intéressantes. Elle a permis de souligner le fait que les pratiques orales restent prépondérantes, et que l'écrit en langue vernaculaire ne doit pas être imposé à tout prix. Une participante m'a repris dans ces termes, visiblement décontenancée, quand je demandais s'il était important d'utiliser le syllabique : « Syllabics? You mean writing it, or talking it? ».

Pourtant, il ne faut pas en déduire que l'écrit en langue vernaculaire n'est pas jugé important. Le préserver est crucial « to keep/safeguard Inuktitut language », « because if we don't write we lose our language really fast ».

La situation politique et sociale actuelle rend crucial l'affirmation et la valorisation d'une identité ethnique spécifique. L'écrit en langue vernaculaire participe à cette affirmation, mais pour ces participant(e)s, il ne semble pas que cela soit de façon directe, l'écrit n'est pas un but en tant que tel, il n'est qu'une technique qui sert à la revitalisation des pratiques orales, le vrai enjeu idéologique et identitaire.

L'idéologie linguistique qui, je pense, est présentée dans ces témoignages insère finalement l'écriture dans une synthèse pragmatique entre ce qui était vu et qui est toujours vu comme le plus *important* linguistiquement, les pratiques orales, et ce qu'il est *important* aujourd'hui de revendiquer et de valoriser, une identité ethnique spécifique.

Outre ce lien avec la revitalisation des langues inuit, l'écrit en langue vernaculaire est lié à cette revendication en tant que savoir-faire hérité, exigeant mais nécessaire à maintenir.

Quatre des huit participant(e)s affirment ne pas aimer écrire et lire le syllabique. Même si ces personnes parlent très bien l'inuktitut, écrire ou lire le syllabique est perçu comme une tâche « trop longue » et « pas pratique ». La plupart évoque la longueur des mots pour expliquer cette lenteur, une participante explique également le fait que les caractères géométriques du syllabique soient plus exigeants à former que les courbes des caractères romains.

Les écrits en syllabique subissent ainsi la concurrence, notamment chez les jeunes, des écrits en anglais.

Which generation of Inuit do you think use best the syllabic system ?

My mother's generation.

Can you tell me why ?

Well because that's the only writing they learned.

And do you think young people, in general, they use well the syllabic system ?

The younger people ? Younger than me ?

Yeah.

No, I don't think so.

Could you tell me why you think that ?

Because it's much easier to just read in English. There's like translations all the time, so...

...so they go for the English version ?

yes.

(Femme, 40-50 ans)

L'unilinguisme originel de la société inuit fait écho à l'unilinguisme individuel des jeunes Inuit. Ce participant m'explique son opinion sur la connaissance du syllabique par les jeunes : « Some do [know it well]. Others go to school in French and English. They use it well when they don't speak English. Once they start something else, Inuktitut schooling is not that good. » Ce même participant affirme qu'il est très important de savoir écrire le syllabique « because you lose your heritage if you don't know how ». Une autre participante, qui n'écrit qu'occasionnellement l'inuktitut explique également que « ...if you don't write Inuktitut you are not a pure Inuk. »¹³⁴

¹³⁴ Le lien entre écriture et ethnicité, plus ou moins évident dans les échanges, ressort cependant dans la grande majorité des entretiens. Ce lien semble se refunctionaliser dans l'idée du nouveau gouvernement du Nunavik. Une jeune femme explique ainsi qu'il est nécessaire d'écrire l'inuktitut, « surtout parce qu'on va les utiliser de plus en plus avec le nouveau gouvernement », et

Une dichotomie semble ainsi se former entre identité et écriture inuit et identité et écriture non-inuit. Les premières, mieux sauvegardées dans un répertoire unilingue, seraient difficiles et exigeantes à maintenir, les secondes faciles à adopter.

3.2 Aînés et professionnels de l'écrit : les référents identitaires

Précédemment, il a été souligné que le syllabique était considéré comme un savoir-faire plutôt traditionnel, de ceux dont sont dépositaires d'habitude les aînés. Le syllabaire en lui-même, comme les façons de s'en servir et de l'apprendre ont cependant beaucoup évolué depuis une trentaine d'année. Comme d'autres savoirs-faire, la chasse par exemple, l'écriture ne se pratique plus aujourd'hui de la même façon.

Les témoignages des participant(e)s, mis en parallèle, présentent un portrait très nuancé des perceptions de ces changements par ces Inuit de Montréal. Le chapitre précédent présentait chronologiquement les changements apportés au syllabaire. Par conséquent, il avait tendance à adopter le point de vue de ceux qui sont impliqués concrètement et activement dans ces changements. Cependant, il est tout aussi important de souligner tout ce qui ne se prête pas à une présentation uniforme et unidirectionnelle de ces pratiques et de prendre un peu de recul sur ces événements.

A la fin d'un entretien, une dame inuk (30-40 ans) a regardé une photocopie du syllabaire que je lui présentais pour discuter de prononciations. Ce syllabaire était la version d'AiPai Nunavik, mais avec les seuls caractères syllabiques, sans transcriptions, ni titre, pour l'identifier. Tout de suite elle cachait la première colonne avec sa main pour rectifier ce syllabaire, pour elle une ancienne version, qui ne s'utilisait plus.

Classer ces attitudes dans des catégories générationnelles a été le premier réflexe de mon analyse. Pourtant, et ceci est d'autant plus vrai à Montréal, cette catégorisation n'est plus valide. Ainsi, l'histoire particulière de chaque

que ce sera une caractéristique importante de ce nouveau gouvernement « parce qu'on est des Inuit, on est pas des Blancs. »

participant(e), leur âge, leur parcours scolaire, leur travail, est à prendre en compte pour expliciter leur pratique de l'écrit en syllabique.

L'opposition entre aînés et jeunes générations est toujours exprimé par quelques participants cependant. Précédemment a été cité le témoignage d'une participante qui expliquait que les aînés écrivaient mieux le syllabique car ils ne connaissaient que cette forme d'écriture. De même une autre participante pense que la jeune génération est la seule à ne pas savoir bien écrire à cause de l'utilisation majeure de l'anglais.

La qualité des connaissances des générations plus âgées est pourtant remise en cause par certains participant(e)s qui expliquent que le syllabique utilisé par les aînés n'était pas aussi exact que celui utilisé aujourd'hui. Un homme explique qu'aujourd'hui « we use all the symbols, and before some of the symbols were missing to pronounce well. »

C'est l'école désormais qui dispose d'une plus grande autorité en ce qui concerne la validation des connaissances sur l'écriture. L'hésitation de cette jeune femme, au sujet de la génération qui utiliserait le mieux le syllabique, est révélatrice à cet égard :

Ma génération [les utilise le mieux]. Parce que mes grands-parents n'utilisaient pas les finales, et c'est mieux de savoir écrire avec...mais...euh...ma mère était professeur alors...je ne sais pas...mais je comprends mieux les personnes qui écrivent de la même façon que moi.

Cette hésitation met en relief l'autorité importante que confère l'apprentissage du syllabique à l'école. Également elle souligne le fait que, depuis que le syllabique est enseigné à l'école, plusieurs versions sont utilisées. Par conséquent, une mère enseignante, et sa fille passée par le système scolaire quelques années plus tard, peuvent ne pas utiliser la même version.

Une autre variable a été soulevée dans ces entretiens : celui de l'utilisation professionnelle ou non de l'écriture en inuktitut. Particulièrement à Montréal, l'utilisation du syllabique et des nouvelles technologies pour l'écrire semble être perçues comme l'apanage d'un groupe de personnes spécialisées, travaillant comme traducteurs, ou pour les entreprises en liens avec le Nunavik.

Le témoignage suivant est particulièrement intéressant car ce participant cite toute les catégories de personnes perçues comme connaissant bien le syllabique : les aînés, ceux qui ont fréquenté l'école, les traducteurs.

Which generation of Inuit use best the syllabic system ?

The older people, and the translators or people at Makivik Corporation or Kativik School Board, because they use them.

So you think that young people they don't write it that well?

They learn it at school so they can write well.

[...]

What do you think about the use of writing on the internet ?

I don't know 'caus syllabics are used only on paper so there are not many syllabics on the Internet. The only people that use syllabics on the Internet are people from Makivik corporation or Kativik school board.

So it's not important for you that there're more syllabics on the internet ?

It might be important. But the most important thing is not loosing our language. Because people mix English and French. Old people don't use computers anyway, they write it down on paper.

Ce qu'il est important aussi de remarquer, c'est que cette personne ne rentre dans aucune de ces catégories et déclare ne pouvoir écrire l'inuktitut qu'un petit peu. Pourtant il explique que cela ne pose pas de problèmes puisque, comme il l'indique plus tard : « I am not into writing, it depends in the kind of work you do. But I'm losing it a little bit, sometimes I have to look for the words. But it's not a problem because I am not writing or reading ». Ainsi, ce participant réaffirme la prépondérance des pratiques orales. Il trouve gênant de pouvoir moins bien parler l'inuktitut, mais pas de ne pas pouvoir l'écrire (excepté si cela lui permettait de pouvoir mieux parler).

De même une participante souligne l'importance de l'occupation professionnelle :

What kind of people do you think use best the syllabics ?

I am not sure. I think it depends who we are talking about.

It depends how they learned ?

Yes. Where they learn it, and where they are right now today. I think it has an impact.

If they live in Nunavik, you mean, or if they live here ?

Nunavik or not. I think it makes a difference, for example...I have four aunts, all of them have been teachers,

mm-hmm.

And they all know how to write syllabics properly. When I say properly, they are able to use the diacritics ?

The finals ?

Yes, the finals.

Ok.

And if I compare it to my brother, who's not a teacher, who's a mechanic, who's not in school...

mm-hmm.

Even though he has been in school, he doesn't write it well.

As well as your aunts.

Yes.

So it depends.

It depends I think, in which field people are.

L'école ne semble ainsi pas fournir un niveau de connaissance suffisant à la maîtrise du syllabique. La pratique professionnelle serait nécessaire pour acquérir cette maîtrise.

Ces différentes opinions esquissent un portrait plus nuancé de la société inuit que ne le ferait une vision générationnelle des rapports sociaux. L'écriture est un savoir-faire qui met en jeu des dynamiques de la société diverses impliquant des groupes particuliers. En tant que connaissance, elle met en rapport les deux groupes représentant une certaine autorité sur l'apprentissage, la génération des aînés et ceux qui sont passés par l'école.¹³⁵ Également, en tant que savoir-faire réapproprié à de nouvelles fins, elle est liée à cette catégorie de personnes qui participe à la revalorisation de la spécificité culturelle Inuit, et ainsi à la revendication d'une autonomie politique.

Il est important de remarquer que ces différents groupes ne sont pas vraiment mis en compétition les uns par rapport aux autres. Il est vrai que les personnes qui sont passés par l'école affirment majoritairement que la connaissance du syllabique des gens comme eux est meilleure. Dans plusieurs témoignages, cependant, plusieurs groupes d'utilisateurs du syllabique sont évoqués côte à côte sans jugement de valeur et cela dresse un portrait nuancé et non normatif pour l'individu des pratiques de l'écrit dans la société inuit. En bref, personne n'a évoqué une quelconque gêne ou honte en ce qui concerne sa pratique de l'écrit. Il semble ainsi que l'idéologie linguistique pragmatique évoquée plus haut permet à chacun de percevoir sa propre pratique en solidarité et en accord avec celles de la société inuit dans son ensemble.

¹³⁵ Voir les conclusions de l'étude de Shearwood (1998) à Igloolik.

3.3 Les vertus du syllabique et l'inconcevabilité d'un système d'écriture commun

Au sujet des systèmes d'écriture en tant que tels, toutes les personnes interrogées, pour plusieurs raisons, expriment le désir de ne pas voir changer la situation actuelle.

Dans une grande partie des discussions, la question des systèmes d'écriture était souvent éclipsée par celle des dialectes, d'autant plus quand la discussion portait sur un système d'écriture commun. Ce participant explique par exemple pourquoi l'expérience du Groenland ne peut être répétée au Canada :

You know the other day I was watching APTN¹³⁶ and there was a program about Greenland, and it's been over 100 years that they are using their own writing. But people mix words now, where I come from most of it is in Inuktitut and maybe a quarter is in English. But people from Nunavut...there are many different dialects up north, you can't make them into one.

So you can't communicate through writing with all the Inuit people because there are a lot of dialects?

Yeah, because the dialects they come from the land where you are. People from up north, why do they use different languages, because of the land. [...] You cannot change how you speak, it comes from the land, the atmosphere, that is why there are different dialects.

A nouveau, on retrouve ici l'idée que la pratique de l'écrit peut aider à la maîtrise de la langue vernaculaire, et que la situation au Groenland renvoie à une bonne connaissance de cette langue. Mais pour ce participant, l'écrit ne peut pas prendre l'aval sur les pratiques orales en tant que telles. Elles sont clairement très importantes pour ce participant et sont liées à un élément crucial pour la culture et la société inuit, la terre.

L'importance du respect des dialectes revient souvent dans ces témoignages. Également, il semble évident que la question d'un système d'écriture commun ne se pose pas vraiment. Le syllabique et le Nunavik sont au cœur des discussions. Élargir un peu la perspective des pratiques de l'écrit revient à considérer les voisins avec lesquels la communication orale est possible : Labrador, île de Baffin, Nunavut... Ces locuteurs utilisent le syllabique ou l'écriture romaine, et les deux sont de toute façon connues par les participant(e)s. A nouveau, le thème dominant de ces échanges restaient ainsi la communication orale.

¹³⁶ Aboriginal People Television Network.

Do you think it's important that the Inuit of Canada they communicate in Inuit languages ?

Of course, they are.

And do you think there should be a common writing system ?

There is a common writing system.

There is ?

There is.

Ok.

I am using it, we are all using it in Nunavik.

You mean syllabics ?

Yes, syllabics common writing system, we've always used it.

Yes, but I mean, some Inuit they use roman orthography, and in Nunavik you use syllabics, so it's different writing systems, right ?

Who uses roman ?

Maybe...

Hmm, Labrador region, yeah, they use that mostly, more than syllabics, but Nunavik, they all use syllabics.

So do you think there should be a solution to be able to communicate with Inuit of Labrador ?

We can communicate !

How do you communicate ?

Speaking to one another ! (rises)

Ok...but you cannot write, right ?

Oh yes, I can read roman orthography too.

Oh, you can read roman orthography.

Yes it's no problem.

(Femme 50-60 ans)

Cette question posée sur un système d'écriture commun pour les Inuit du Canada ne faisait finalement pas vraiment de sens. Pour les participant(e)s, soit on parle du Nunavik et, à la limite des régions de l'arctique de l'est où l'intercompréhension est possible, soit l'on considère la région pan-inuit dans son ensemble. Une participante, traductrice, a ainsi expliqué que pendant les réunions de l'ICC elle préférerait que les Inuit communiquent dans leurs langues, chaque fois que l'intercompréhension est possible. Avec ces personnes, l'écriture utilisée est le plus souvent le syllabique. Avec les autres groupes inuit, et cette participante prenait comme exemple les Inuit de Russie, l'intercompréhension n'est pas possible et la communication écrite par conséquent non plus. Cette personne conclut cette réflexion en soulignant à nouveau la primauté de la diversité dialectale.

To me I think it [utiliser un système d'écriture commun] is very complicate, very very complicated actually. Because within our region, like in Nunavik, we have three dialects : Ungava dialect, Hudson Strait dialect, Upper... we actually have four, Upper Hudson and Lower Hudson...

mm-hmm..

They are very different. And not very very different, we can understand each other, but we have different vocabulary let's say...vocabulary and dialects...we mean different things...by different words...already there, it's different, putting it outside it would be more different...so, all around the world...

Une des raisons de l'attachement au syllabique comme écriture de l'inuktitut est également liée à cette question de la prépondérance de la langue orale. Selon plusieurs participant(e)s en effet, le syllabique est la façon la plus exacte et la meilleure d'exprimer les langues inuit. D'autres personnes rappellent que le syllabique est le système utilisé par les aînés, et que l'écriture romaine est plus pratique mais est liée au « contexte anglais ».

Parler d'attachement au syllabique en tant que tel semble ainsi présenter une vision un peu simpliste des choses. A travers le syllabique, c'est à la valorisation de la complexité et la spécificité de la langue vernaculaire que l'on tend :

Would syllabics be an important characteristic of an autonomous government ?

Yes, syllabics would be important for the government of Nunavik because language is important and the syllabics are the best form of expressing Inuit languages.

Conclusion

Les interprétations présentées ci-dessus mettent en relief une idéologie linguistique tournée aujourd'hui vers les pratiques orales.

Cette importance des pratiques orales implique le respect de leur diversité, à un niveau personnel, comme à l'échelle plus large des différents groupes inuit. Par conséquent, ni une promotion effrénée de l'écriture en langue vernaculaire, ni l'utilisation d'un système d'écriture commun pan-inuit n'est concevable.

Néanmoins, la langue vernaculaire est aujourd'hui mise au premier plan en raison de l'affirmation d'une identité ethnique spécifique. Par ricochet, c'est la pratique de l'écrit en langue vernaculaire qui redevient, semble-t-il dans ce cadre seulement, fonctionnelle. Après tout, l'écrit est un savoir-faire hérité, une technique utilisée par les aînés, associé à une période de très bonne connaissance de la langue vernaculaire. L'utilisation de savoir-faire semble aujourd'hui être en majorité prise en charge par un groupe particulier, à l'avant-garde de cette affirmation identitaire.

Conclusion

Cet article est tiré de l'édition de *Nunatsiaq News* du 30 Janvier 2004 :

Aqqaluk Lynge is right

Aqqaluk Lynge, the Greenland vice-president for the Inuit Circumpolar Conference, made yet another pitch last week for one of Greenland's long-cherished dreams - a common, pan-Arctic writing system for the Inuit language.

In an interview with CBC in Iqaluit, Lynge, in Iqaluit for a meeting of ICC's executive council, tried to reassure Canadian Inuit radio listeners that ICC does not want to replace the syllabic writing system - only supplement it.

Despite the clarity and sincerity of Lynge's proposal, it's likely to go nowhere, just as it always has. Inuit leaders in Canada and abroad have been banging their heads against the writing system issue since the late 1980s, when the ICC first raised it.

Some Inuit leaders, such as John Amagoalik and Jose Kusugak, have long advocated a common writing system, and even a move from syllabics to Roman orthography. But such enlightened suggestions are always smothered by the conservatism of Canada's eastern Arctic communities, where attachment to the syllabic system is deep.

As a poet and politician, Aqqaluk Lynge knows the power of the written word. He knows that a language without a common writing system will eventually sicken and die, as history has demonstrated repeatedly. He knows that different writing systems create barriers to communication and unity among people who otherwise have much in common.

In Nunavut, advocates for better Inuktitut programming within the schools are crying out for more curriculum material, and more things to read. In Greenland, a well-funded publishing system has produced books, magazines and newspapers in the Inuit language for more than 150 years.

But this vast storehouse of written material is not accessible to most readers of the Inuit language in Canada. Similarly, if Greenlanders want to communicate in writing with their Canadian cousins, they are usually obliged to do it in English, now standard for international communication everywhere on the planet.

It's impossible to believe that this is what ICC's founders had in mind when they created the organization in 1977.

The development of common language standards is always a difficult, lengthy process. But whenever it's raised in Nunavut, it's always put off until later. The danger is that it will be put off one time too often, when it will be too late to serve any useful purpose.

JB

L'unification des pratiques linguistiques, leur standardisation, ont été des éléments importants dans la genèse de nations. L'anglais, le russe ou le danois dans une moindre mesure, ont été imposés aux communautés inuit comme marque d'appartenance à des ensembles nationaux distincts. L'adoption de systèmes d'écriture a accompagné cette histoire. Travaux missionnaires et pression politique ont présidé leur choix : en ex-Union Soviétique le cyrillique, ailleurs les caractères latins ou encore un syllabaire.

Les pratiques de l'écrit semblent aujourd'hui, à des degrés différents, vouloir être contraintes par trois termes : les ensembles nationaux, les communautés locales autochtones et un nouvel ensemble en construction, autochtone et transnational. Ce que cette recherche sur une communauté locale plus particulière, celle de Montréal, nous a appris, c'est que les leaders inuit vont probablement continuer à se « casser la tête » sur cette question d'un système commun d'écriture... On comprend pourquoi ce système est souhaité, comme référent pour une nouvelle *communauté imaginée* transnationale ou parce que l'unité transnationale signifie un poids politique plus important dans les relations avec les États¹³⁷.

Mais le projet d'un système d'écriture pan-arctique met en cause un point crucial, la question d'idéologies linguistiques qui privilégient les pratiques orales et l'utilisation de l'écrit pour servir ces pratiques. L'écriture syllabique semble ainsi avoir de beaux jours devant elle. Même une écriture commune auxiliaire, parce qu'elle n'aurait pas de sens sans une langue standard, est inconcevable. Il est fort probable que les idéologies linguistiques au Groenland seraient beaucoup plus ouvertes à l'idée d'une langue standard, mais cela serait l'objet d'une autre recherche.

Pour paraphraser M. Qumaq, je pourrais à mon tour affirmer que « le syllabique et les dialectes inuit ne disparaîtront pas de sitôt ». Les Inuit que j'ai rencontré-e-s m'ont convaincue de ceci, et du fait que c'est une identité locale avant tout qui constitue l'enjeu des revendications politiques.

¹³⁷ Morin et Saladin d'Anglure, 1995.

Bibliographie

- Avataq Cultural Institute / Institut Culturel Avataq
 1983 *Conférence des anciens du Nouveau-Québec, Kangirsuk (Payne Bay), Québec 21-25 avril 1981*. Inukjuak (Québec) : Avataq Cultural Institute.
- 1984 *Proceedings of the Inuit language Commission, Inukjuak, May 22-24*. Inukjuak (Québec) : Avataq Cultural Institute.
- Banks, J. M.
 1984 The Church Missionary Society Press at Moose Factory: 1853-1859. *Journal of the Canadian Church Historical Society*, 26(2) : 69-80.
- Barth, F.
 1969/1995 Les groupes ethniques et leurs frontières. Dans *Théories de l'ethnicité*, Poutignat et Streiff-Feinart. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 203-249.
- Barton, D.
 1991 The Social Nature of Writing. Dans *Writing in the community*, Barton et Ivanic (éds). Londres : Sage, pp. 1-13.
- Barton, D. et R. Ivanic (éds)
 1991 *Writing in the community*. Londres : Sage.
- Batty, B.
 1893 *Forty-two years amongst the Indians and Eskimo: pictures from the life of the Right Reverend John Horden, first bishop of Moosonee*. Londres : Religious Tract Society.
- Bauman, Z.
 1992 Soil, blood, and identity, *Sociological review*, 40(4) : 675-701.
- Berge, A.
 2000 Langue inuit et principaux débats syntaxiques. Dans *Les langues eskaléoutes*, N. Tersis et M. Therrien, (dir.). Paris : CNRS éditions, pp. 109-123.
- Besnier, N.
 1995 *Literacy, Emotion and Authority : Reading and Writing in a Polynesian Atoll*. New York: Cambridge University Press.

- Bourdieu, P.
1982/2001 La production et la reproduction de la langue légitime, *Langage et Pouvoir symbolique*. Paris : Editions Fayard, pp. 67-98.
- Bussièrès, P
1992 Droits collectifs et pouvoirs chez les Inuit du Nunavik. *Etudes Inuit*, 16(1-2) : 143-148.
- Christensen, N. B.
2003 *Inuit in cyberspace : embedding offline identities online*. Copenhagen : Museum Tusulanum Press, University of Copenhagen.
- Collin, D.
1988 L'Ethno-ethnocentrisme : représentations d'identité chez de jeunes autochtones du Québec. *Anthropologie et Sociétés*, 12(1) : 59-76.
- Correl, T. C.
1974 Language, Christianity and change in two Eskimo communities. Dans *Rethinking modernization, anthropological perspectives*, J. J. Poggie, Jr et R. N. Lynch, (éd.). Westport and London : Greenwood Press, pp. 292-331.
- Cornillac, G
2000 Le mot en morceaux : le cas de la langue Inuit, arctique oriental canadien. Dans *Les langues eskaléoutes*, N. Tersis et M. Therrien, (dir.). Paris : CNRS éditions, pp. 171-181.
- Crowe, K.
1991 *A history of the original people of northern Canada*. Montréal et Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Dahl, J. et Jensen, M
2002 Indigenous Peoples and Urbanisation. *Indigenous Affairs*, 3-4 : 4-7.
- Dorais, L. J.
1973 Les Inuit du Québec-Labrador : distribution de la population, dialectologie, changements culturels. *Recherches amérindiennes au Québec*, III(3-4) : 82-102.
1979 The Dynamics of Contact between French Nationalism and Inuktitut in Northern Quebec. Dans *Eskimo Languages. Their present-day conditions*, B. Basse et K. Jensen, (dir.). Aarhus : Arkona, pp. 69-79.
1984 *Les Tuvaalummiut. Histoire sociale des Inuit de Quaqtaq*. Montréal : Recherches Amérindiennes au Québec.
1986 Inuktitut surface phonology: a trans-dialectal survey. *International Journal of American Linguistics*, 52(1) : 20-53.
1988 *Tukilik. An Inuktitut Grammar for all*. Quebec : Association Inuksiutiit Katimajit inc. & Groupe d'Etudes Inuit et Circumpolaires (GETIC).

- 1989 Bilingualism and Diglossia in the Canadian Arctic. *Arctic*, 42(3) : 199-207.
- 1990 *Inuit uqausiqatigiit. Inuit Languages and Dialects*. Iqaluit: Arctic College.
- 1994 A propos d'identité inuit. *Etudes Inuit*, 18(1-2) : 253-260.
- 1995 Language, Culture and Identity: Some inuit examples. *The Canadian Journal of Native Studies*, 15(2) : 293-308.
- 1996 *La Parole Inuit. Langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*. Paris : Selaf/Peeters.
- 1997 *Quaqtaq: Modernity and Identity in an Inuit community*. Toronto : University of Toronto Press.

Duhaime, G.

- 1992 Le chasseur et le minotaure : Itinéraire de l'autonomie politique au Nunavik. *Etudes Inuit*, 16(1-2) : 149-177.
- 2001 A 5-year plan to create a public government in Nunavik. *Indigenous Affairs*, 3 : 52-55.

Duranti, A et E. Ochs

- 1986 Literacy Instruction in a Samoan Village. Dans *The Acquisition of Literacy: Ethnographic Perspectives*, B. B. Schieffelin et P. Gilmore. Norwood (dir.). NJ. : Ablex, pp. 213-232.

Evans, K.

- 1984 *Edmund James Peck : His Contribution to Eskimo Literacy and Publishing*. Journal of the Canadian Church Historical Society, 26(2) : 58-68.

Ferguson, C.A.

- 1959 Diglossia. *Word*, 15 : 325-340.
- 1987 Literacy in a Hunting-Gathering Society: The Case of the Diyari. *Journal of Anthropological Research* 4(3): 223-237.

Finnegan, R.

- 1988 *Literacy and Orality. Studies in the Technology of Communication*. Oxford et New York : Basil Blackwell.

Fortescue, M.

- 2000 Parenté génétique des langues eskaléoutes. Dans *Les langues eskaléoutes*, N. Tersis et M. Therrien (dir.). Paris : CNRS éditions, pp. 71-90.

Gagné, R.C.

- 1962 *Projet d'orthographe uniforme à l'intention des Esquimaux du Canada*. Ottawa : Ministères des Affaires du Nord.

- Gewertz, D. et F. Errington
 1991 *Twisted Histories, Altered Contexts*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Goody, J.
 1968 *Literacy in traditional societies*. Cambridge : Cambridge University Press.
 1977 *The Domestication of the Savage Mind*. Cambridge : Cambridge University Press.
 1986 *La logique de l'écriture*. Paris : Armand Colin.
- Goody, J. et I. Watt
 1968 The consequences of literacy. Dans *Literacy in traditional societies* J. Goody (éd.). Cambridge : Cambridge University Press, pp. 27-68.
- Guss, D.
 1986 Keeping it oral : A Yekuana ethnology. *American Ethnologist* 13(3) : 413-429.
- Harper, K.
 1983 Writing in Inuktitut : an historical perspective. *Inuktitut*, septembre pp. 3-32.
 1983 Writing systems and Translations, *Inuktitut*, volume 53.
 1985 The Early Development of Inuktitut Syllabic Orthography. *Etudes/Inuit/Studies*, 9(1) : 141-162.
 1993 Innovation and Inspiration – The Development of Inuktitut Syllabic Orthography. *Meta*, 36(1) : 18-24.
 2000 Inuit writing systems in Nunavut. Dans *Nunavut : Inuit regain control of their lands and their lives*, Dahl et al. (éds). Copenhague : IWGIA, pp. 154-169.
- Haviland, J. B.
 1996 Text from Talk in Tzotzil. Dans *Natural Histories of Discourse*, M. Silverstein et G. Urban (éds.). Chicago : The University of Chicago Press, pp. 45-79.
- Heath, S. B.
 1977 Social History. Dans *Bilingual Education : Current Perspectives*. Vol 1 : *Social Science*. Arlington V.A. : Center of Applied Linguistics, pp. 53-72.
- Hitch, D.
 1993 Inuktitut Syllabics and Microcomputers. *Meta*, 38(1): 56-72.
- Hornberger, N.
 1998 Language policy, language education, language rights : Indigenous, immigrant, and international perspectives. *Language in Society*, 27: 439-457.

- Irvine, J. T.
1989 When talk isn't cheap: language and political economy. *American Ethnologist*, 16(2): 248-267.
- Keller-Cohen, D.
1993 Rethinking Literacy: Comparing Colonial and Contemporary America. *Anthropology and Education Quarterly*, 24(4) : 288-307.
- Kishigami, N.
1999 Why do Inuit Move to Montreal ? A Research Note on Urban Inuit. *Etudes Inuit*, 23(1-2) : 221-227.
2001 Inuit identities in Montreal, Canada. *Inuit Studies* 25(1-2) : 221-227.
2002 Urban Inuit In Canada : A Case From Montreal. *Indigenous Affairs*, 3-4 : 54-59.
- Kulick, D. et C. Stroud
1993 Conceptions and Uses of Literacy in a Papua New Guinean Village. Dans *Cross-cultural approaches to literacy*, B. Street, (éd.). Cambridge: Cambridge University Press, pp. 30-61.
- Laugrand, F.
1997 *Siqqitiquq : conversion et réception du christianisme par les inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)*. Thèse de doctorat, Université Laval.
2002 *Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Lefebvre, G. R.
1957 *A Draft Orthography for the Canadian Eskimo*. Ottawa : Department of Northern Affairs.
- Levasseur, D.
1995 *Les oblats de Marie-Immaculée dans l'Ouest et le Nord du Canada, 1845-1967*. Edmonton : University of Alberta Press.
- Lewis, R. A. et L.-J. Dorais
2003 Two related Indigenous Writing Systems: Canada's Syllabic and China's A-Hmao Scripts. *The Canadian Journal of Native Studies*, 23(2) : 277-304.
- Lowe, R.
1992 Esquisse grammaticale de l'inuktitut. Dans *Les langues autochtones du Québec*, J. Maurais (dir.). Québec : Gouvernement du Québec, pp. 287-317.

Maurais, J. (dir.)

1992 *Les langues autochtones du Québec*. Québec : Gouvernement du Québec.

Marquand, J.

1983 Inuit use of radio and television in arctic Quebec. Dans *Communication and the Canadian North*, Valaskakis (éd.). Montréal : Concordia University (Department of communication studies), pp. 99-119.

MacKenzie M., B. Jancewicz, J. Guanish et A. McKenzie

1994 Naskapi lexicon = Lexique naskapi. Kawawachikamach, Quebec : Naskapi Devopment Corporation.

Mclean, J.

1892 *The Indians of Canada : their manners and customs*. Londres : C. H. Kelly.

McLuhan, M.

1962 *The Gutenberg Galaxy : the making of typographic man*. London : Routledge and Kegan Paul.

Meade, M.

1990 Sewing to Maintain the Past, Present and Future. *Etudes Inuit*, 14(2) : 229-239.

Mignolo, W. D.

1992 On the Colonization of Amerindian Languages and Memories. *Comparative Studies in Society and History*, 34(2) : 301-330.

Mitiarjuk (Salomé Mitiarjuk Attasi Nappaaluk)

2002 *Sanaaq*. Outremont : Les Editions internationales Stanké.

Morin, F. et B. Saladin D'Anglure

1995 L'ethnicité, un outil politique pour les autochtones de l'Arctique et de l'Amazonie. *Etudes/Inuit/Studies*, 19(1) : pp. 37-68.

Nichols, J. D.

1996 The Cree Syllabary. Dans *The World's Writing Systems*, P. T. Daniels et W. Bright (éd.). New York : Oxford University Press, pp. 599-611.

Ong, W. J.

1982 *Orality and Literacy : the technologizing of the word*. London and New York : Methuen.

Paine, R

- 2000 Aboriginality, authenticity and the Settler world. Dans *Signifying identities: Anthropological perspectives on Boundaries and Contested Values*, A. P. Cohen (éd.). London : Routledge, pp. 77-116.

Patrick D.

- 1998 *Language, Power and Ethnicity in an Arctic Quebec Community*. Thèse de doctorat, University of Toronto.
- 2001 Languages of State and Social Categorization in an Arctic Québec Community. Dans, *Voices of authority : Education and linguistic diversity* M. Heller et M. Martin-Jones (éds). Westport , CT: Ablex Publishing, pp. 297-314.

Patrick, D. et P. Shearwood

- 1999 The roots of Inuktitut-Language bilingual education. *The Canadian Journal of Native Studies*, XIX(2) : 249-262.

Peck, E. J.

- 1879 *Journal de E. J. Peck*. Archives Nationales du Canada (Ottawa), Fonds de la Church Missionary Society, bobine de microfilm A-102.

Reder, S. et K. R. Wikelund

- 1993 Literacy Development and Ethnicity : An Alaskan Example. Dans *Cross-cultural approaches to literacy*, B. Street (éd.). Cambridge: Cambridge University Press, pp. 176-197.

Reid, C.

- 2002 Urban Aboriginal Communities in Canada. *Indigenous Affairs*, 3-4 : 48-53.

Riney, T.J.

- 1998 Pre-colonial Systems of Writing and Post-colonial Languages of Publication, *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 19(1) : 64-83.

Rumsey, A.

- 1990 Wording, meaning and linguistic ideology. *American Anthropologist*, 92(2) : 346-361.

Saladin d'Anglure, B.

- 1964 *L'organisation sociale traditionnelle des esquimaux de Kangirsujuak (Nouveau-Québec)*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- 1969 *Sanaaq, récit esquimau composé par mitiarjuk*. Thèse de doctorat, Paris : Ecole Pratiques des Hautes Etudes.

- 1984 Inuit of Québec. Dans *Handbook of North American Indians, Volume 5, Arctic* D. Damas (éd.). Washington: Smithsonian Institution, pp. 476-507.
- Saladin d'Anglure, B. et Morin, F.
1995 L'ethnicité, un outil politique pour les autochtones de l'Arctique et de l'Amazonie. *Etudes Inuit*, 19(1) : 37-68.
- Sambo, D.
1996 Inuit Circumpolar Conference. Dans *Native America in the twentieth century : an encyclopedia*, M. B. Davis (éd.). New York : Garland Pub, pp. 273-274.
- Schieffelin, B. B.
2000 Introducing Kaluli Literacy. Dans *Regimes of Language*, P.V. Kroskrity (ed.). Sante Fe, NM / Oxford : School of American Research Press, pp. 293-327.
- Schieffelin, B.B. et R. Doucet
1994 The 'Real' Haitian Creole : Ideology, Metalinguistics and Orthographic Choice. *American ethnologist*, 21(1) : 176-200.
- Scribner, S. et M. Cole
1981 *The psychology of literacy*. Cambridge, Mass. et London : Harvard University Press.
- Shearwood, P.
1998 *Literacy and social identity in a Nunavut community*. Thèse de doctorat, University of Toronto.
- Silverstein, M.
1979 Language structure and linguistic ideology. Dans *The Elements : A Parasection on Linguistic Units and Levels*, R. Clyne, W. Hanks, C. Hofbauer (éds.). Chicago : Chicago Linguistics Society, pp. 193-247.
- Silverstein, M. et G. Urban
1996 The Natural History of Discourse. Dans *The Natural History of Discourse*, M. Silverstein et G. Urban (éds.). Chicago : The University of Chicago Press, pp. 1-17.
- Stairs, A.
1985 La viabilité des langues autochtones et le rôle de l'écrit : l'expérience de l'inuktitut au Nouveau-Québec. *Recherches Amérindiennes au Québec*, XV(3) : 93-95.

Street, B

- 1984 *Literacy in theory and practice*. Cambridge : Cambridge University Press.
 1993 *Cross-cultural approaches to Literacy*. Cambridge : Cambridge University Press.

Taylor, W. E.

- 1964 The Prehistory of the Quebec-Labrador Peninsula. Dans *Le Nouveau-Québec*, J. Malaurie et J. Rousseau, (dir.). Paris : Mouton, pp. 181-210.

Taylor, D. M. et S. C. Wright

- 1989 Language attitudes in a multilingual northern community. *The Canadian Journal of Native Studies*, 9(1) : 85-119.

Taylor, D. M., S. C. Wright, K. M. Ruggiero et M.C. Aictchison

- 1993 Language perceptions among the Inuit of Arctic Québec : The future of the heritage language, *Journal of Language and Social Psychology*, 12(3) : 195-206.

Therrien, M.

- 1990 Traces sur la neige, signes sur le papier. Significations de l'empreinte chez les Inuit Nunavimmiut (Arctique québécois). *Journal de la Société des Américanistes*, 76 : 33-53.

Warshauer, M.

- 2002 Languages.com : The Internet and linguistic pluralism. Dans *Silicon Literacies*, Snyder (éd.). London : Routledge, pp. 62-74.

Watkins, E. A.

- 1954 *Journal de E. A. Watkins*. Archives nationales du Canada (Ottawa), Fonds de la Church Missionary Society, bobine de microfilm A-97.

Woodbury, A.C.

- 1984 *Eskimo and Aleut Languages*. Dans *Handbook of North American Indians*, Volume 5, Arctic, D. Damas (éd.). Washington: Smithsonian Institution, pp. 49-63.

Woolard, K. A.

- 1985 Language variation and cultural hegemony : Toward an integration of sociolinguistic and social theory. *American ethnologist*, 12 : 738-748.
 1998 Introduction : Language Ideology as a Field of Inquiry. Dans *Language Ideologies: Practice and Theory*. B. B. Schieffelin, K. A. Woolard et P. V. Kroskrity (éds.). New York : Oxford University Press, pp. 3-47.

Woolard, K. A. et B. B. Schieffelin

- 1994 Language Ideology. *Annual Review of Anthropology*, 23: 55-82.

